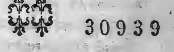
INTRODVCTION POVR PARVENIR A LA VRAYE CONNOISSANCE DE LA CHIRURGIE DOGMATIQUE.

Par M. Philippe de Flesselles, docteur Regent en Medecine à Paris.

AVEC VNE APOLOGIE pour les Chirurgiens.

Et plusieurs Paradoxes en forme d'Aphorismes tres-vtiles pour la pratique de Chirurgie.

Aussi vn traicté pour la Conduitte de la Chirurgie.



A PARIS,

Chez Pierre Trichar, tenant sa boutique sur le Pont Neuf, deuant la Samaritaine.

M. DC. XXXV.

[illegible]

A LA FRANCE

[illegible] de Chirurgie [illegible]

Par M. Philippe [illegible]

AVEC VNE APOLOGIE

[illegible]

[illegible] Chirurgie [illegible]

A PARIS,

Chez Pierre [illegible]

[illegible]

M. DC. XXXV.



AMPLISSIMO, ET Christianæ Philosophiæ studiosissimo Odeto Colligneo, Cardinali à Castellione, Philippus Flessellius medicus, Salutem.



DVBITAVI plurimum, nec abs re, an libellum in gratiam candidatorum Chirurgiæ à me conscriptum, dignitati tuæ nuncuparem, Cardinalis amplissime. Dubitandi autem ratio ea potissima fuit, quòd cùm omnem tuam industriam & laborem sanctis Bibliorum arcanis perscrutandis magna animi perseuerantia deuoueris, coniecta-

bam non facile tibi esse animum tuum ad rem tam exiguam demittere, cui omnes horæ ad res magis serias vix sufficiunt. Verum, nota mihi longo vsu tua humanitate persuasus, illum Celsitudini tuæ statui offerendum, qui viam quandam ad arcanorum naturæ notionem (veluti compendio) instruit, quo nomine Christianam mentem voluptate afficere potest. Si enim natura vis est diuina rebus creatis indita, atque ideo veluti liber digito Dei conscriptus, ad inuisibilia Dei (vt Pauli sermone vtar) perscrutanda aditum facere censeri debet, omnis quæ de natura suscipitur contemplatio. Deduc igitur ad hãc nostram tenuitatem animum tuũ, & boni consule quod offerimus, maxima animi nostri propensione ad obsequia tua vniuersa. Vale.



INTRODVCTION A L'A CHIRVRGIE DOGMATIQVE.



L'Art de Medecine, en general comprend cinq parties: lesquelles par faute de plus conuenables noms sont nõmees Phisiologie, Aitiologie, Simiotice, Hygieine, & Therapeutique, qui sont noms deriuez du Grec. La derniere d'icelle est subdiuisée en

trois, c'eſt à ſçauoir Dietetique, Pharmaceutique,& Chirurgie,qui ſignifient curation par alimens,par medicamens, & par operation manuelle. Icelle chirurgie en antiquité & certitude ſurmonte les autres parties de la Medecine. De laquelle ſi nous voulõs ſçauoir la definition proprement ou eſtroittement prinſe, il eſt facile à reſpõdre, que c'eſt vne partie de Medecine curant les maladies par operation manuele, comme par ſections, vſtions, & ſemblables. Et par ce que les autheurs de la Chirurgie font mention d'vne autre acceptation d'icelle, qu'ils appellent largement prinſe,il la faut definir ainſi qu'il s'enſuit.

Chirurgie, eſt vne ſcience qui inſtruit l'entendement humain à

curer les maladies, principalement par œuures manueles, ſans obmettre diéte & pharmacie, entant qu'elles cooperent à l'operation manuele. Ce qui eſt entendu ſeulement aux maladies chirurgicales, & qui ſont de la contemplation de chirurgie. Sur icelle definition aucuns ſe trauaillent grandement pour ſçauoir ſi Chirurgie doit eſtre honoree du nom de ſciēce, ou d'art ſeulement. Auſquels y a reſponſe tresfacile.

Premierement, qu'en Chirurgie ainſi qu'en Medecine il y a deux choſes: c'eſt à ſçauoir, les theoremes, & la partie practique ou operatiue. Les theoremes ſont les principes & les concluſions qui ſont deduittes d'iceux par demonſtrations. Quant aux theoremes,

ils ſont certains comme les autres theoremes de medecine, comme, Qu'vne choſe eſt oſtee par ſon contraire: comme, ce qui eſt ſelon nature demande ſa conſeruation: & qui eſt contre nature, ſon ablation. Parquoy la connoiſſance des concluſions deduittes d'iceux principes, doit eſtre appellee Science, comme choſe acquiſe par demonſtration, de laquelle demonſtration la proprieté eſt, faire ſçauoir, c'eſt à dire, faire cognoiſtre vne choſe par ſa cauſe & raiſon. Et quant à la notice des principes (qui eſt ditte intelligence, ou intellect) icelle doit eſtre eſtimee plus craintiue que la cognoiſſance des concluſions prouuees & notifiees par iceux. Car comme l'œil cognoit les couleurs moyennant la lumiere ſeulement,

& la lumiere ſans autre moyen, ainſi l'entendement humain cognoit les concluſions de toutes ſciences, moyennant les principes d'icelles: & leſdicts principes ſans probation & ſans autre moyen de probation intellectuele, ce qui eſt dict ſignamment: car il y a aucuns principes qui de prime face ne ſont cogneuz & approuuez vrays par l'entendement humain: mais eſt neceſſaire quelque probation, ou experience ſenſuele pour l'induire à la recreance d'iceux, ce qui n'eſt neceſſaire à tous principes: car ceux qui ſont des Logiciens appellez dignitez, ſont ſans aucun aide approuuez de l'entendement humain ſain & de bon iugement: comme, que le tout eſt plus grand que ſa partie: deſquels ſi aucun at-

tentoit faire probation, il seroit semblable à celuy qui voudroit d'vne torche donner lumiere au Soleil à midy.

Mais la partie practiquee ou operatiue, qui est application desdicts theoremes & regles vniuerseles, au cas particulier, dechet du degré de science, & doit estre simplement appellee art (prenant le nom d'art proprement, & aussi qu'il est l'vne des cinq vertus intellectuelles, & different de science) par ce qu'elle est coniecturatiue, non d'vne coniecture prise legerement, mais artificieuse & prochaine de science. Et combien qu'icelle partie practique soit deduitte & extraicte desdicts theoremes certains, si est-ce qu'elle dechet du degré de certitude scientifique, à

cause de la quantité des remedes, & du temps qui (comme dit Galien au premier liure à Glaucon) sont respectifs peculiers à chacun malade, & par consequent ne peuuent estre determinez exactemẽt, mais seulement par doctrine generale & commune. Car le remede qui en certaine quãtité est propre à vn malade, en pareille quantité est incommode, & nuisible à l'autre, encores qu'il soit malade de pareille maladie. Et ce qui est conuenable en vn temps, est nuisible en l'autre, comme il appert clairement en la curation des apostemes, ausquels si ce qui appartient en l'estat est appliqué au commencement, ou accroissement, il sera grandement dommageable. Et si quelqu'vn pour defendre per-

tinacement que Chirurgie ne doit estre appellee science, allegue qu'elle est par Aristote nombree entre les arts mechaniques ou seruiles, luy faut respondre, que ce est entendu de la partie operatiue, ou practique, & non des theoremes d'icelle, qui sont parties de philosophie naturelle. Outre, s'il est trouué en quelque autheur que la partie theorique de Chirurgie soit appellee art, à ce faut respondre que Geometrie, qui est des plus vrayes & certaines sciences, est aussi aucunesfois appellee art, quand il est dict qu'il y a sept arts liberaux, du nombre desquels elle est, selon laquelle maniere de parler, art est prins pour science, pour la societé qui est entendre les habits des vertus intellectuelles de

l'ame, qui sont cinq, science, intellect, sapience, art, & prudence, desquels parler plus amplement n'appartient à ceste presente contemplation. Et combien que l'art de Chirurgie en vsant de ses preceptes, quelquefois ne paruienne à la fin pretenduë, qui est santé conseruee ou restituee, non pour ce doit elle receuoir aucun blasme, car ce prouient de l'ignorance d'aucune circonstance particuliere, laquelle l'art n'est tenuë, & ne peut cognoistre: Comme, si vn architecte auoit posé les fondemens de quelque bastiment en terre de suffisante espaisseur, profondeur, & de bonne matiere, & que ledit bastiment tost apres tombast par terre à cause de quelque cauité ou veine de terre non solide, qui

estoit plus bas que lesdits fondemens, inconnuë audit architecte, lors il ne doit estre blasmé, ny son art: car cela est prouenu de la circonstance particuliere, laquelle il ne pouuoit cognoistre ne deuoit enquerir: parquoy il est dit raisonnablement des anciens, qu'il suffit faire ce que l'art commande. Et si ce que l'art commande est dirigé par vne notice experimentale, lors la fin pretenduë prouiendra plus facilement, & sera connuë la verité des preceptes, sur lesquels est fondee l'operation du chirurgien, & est icelle acquise par exercitation és cas particuliers, & par memoire. Parquoy non sans raison disoit Galien en sa Methode, que comme à vn homme, qui veut marcher, deux iambes sont neces-

saires: aussi à vn Medecin sont necessaires deux parties, c'est à sçauoir, Methode des choses vniuerselles, & exercitation és choses particulieres, ausquelles ne faut obmettre à adiouster prudence, qui naturelemẽt doit estre au Medecin & au Chirurgien.

Methode selon Galien, est vne voye vniuerselle, qui est commune à plusieurs choses particulieres. Mais deuant qu'entrer plus amplement en l'explication de la nature & excellence de la Methode, & de ses indications, il faut sçauoir qu'en l'art de medecine, & par consequent en Chirurgie, qui est d'icelle subalterne, y auoit anciennement trois sectes, desquelles est faite mention par Galien en sa Methode.

Secte, est vne collection d'hommes qui sont d'vne mesme opinion, & differens des autres. Secte medicinale est triple, Methodique, Empirique, & Dogmatique ou Rationale. La secte Methodique est ainsi appellee, parce qu'elle vsoit de peu de preceptes & reigles, lesquelles elle iugeoit suffisantes. Parquoy disoit que la vie de l'homme estoit longue, & l'art de medecine briefue, & blasmoit l'admirable Hippocrate, qui auoit escrit l'opposite au premier de ses Aphorismes. Icelle secte disoit qu'il n'y a que trois especes de maladies au corps humain. La premiere, par adstrictiō d'atomes ou substances impartibles, desquelles le corps humain (selon leur opinion) est composé. La seconde par relaxation

xations d'iceux. Et la tierce composee des deux, en sorte qu'aucuns atomes sont relaxez, & les autres serrez ou compacts, plus que la nature du corps, ou de la partie ne requiert. Et pour auoir plus ample intelligence de ce propos, faut sçauoir qu'icelle secte Methodique a prins son origine de la philosophie de Democritus & Leucippus, qui estoient persuadez par quelques raisons apparentes, que les elemens & principes de toutes choses naturelles estoient petites substances impartibles qu'ils appelloient atomes, qui n'auoient aucunes qualitez premieres, secondes, n'autres: mais selon diuerses situations & positions d'icelles, toutes qualitez estoient causees: parquoy quand vne chose chaude

deuenoit froide, ce prouenoit parce que les atomes d'icelle estoient variez & transposez. Sur lequel fondement constituans leur art les Methodiques, disoient iceux atomes estre les principes & elemens du corps humain,& que la santé de l'homme est en son estre & perfection, quand lesdits atomes estoiēt en certaine & mesuree distance & positions.

L'aquelle si elle estoit variee par approximation ou distance desmesuree,lors prouenoient deux especes de maladie, & la tierce des deux mixtionnee, en laquelle y auoit relaxation d'aucuns atomes, & constriction des autres. Selon ceste theorique, ils fondoient leur methode vniuerselle sur trois principes,lesquels ils appelloient com-

munitez, qui estoient deduicts du principe general de tout l'art de Medecine, qui est que chacune chose est curee par son contraire: desquelles la premiere est, que maladie prouenant par astriction d'atomes, requiert relaxation. La seconde est, que maladie causee de relaxation d'atomes requiert adstriction. Et le tiers est composé des deux. Puis faisoient plusieurs autres communitez particulieres, desquelles parle souuent Galien en sa Methode, comme que vlcere simple requiert vnion. Vlcere caué requiert repletion. Vlcere auec chair excroissante, demande consumption, & ainsi des semblables. Ces communitez, sont les premieres indications, & ne sont partie de chirurgie, ou bien petite, car elles

ſont connues du vulgaire. Parquoy icelle ſecte eſt ſouuent reprouuee de Galien, au tiers de ſa Methode. La ſeconde ſecte eſt dicte Empirique, qui a prins ſon nom des experimens, parce qu'elle contemne toutes raiſons, diſant que la nature du corps humain & des medicamens eſt inſcrutable & incomprehenſible par raiſon humaine. Ce qu'ils diſent euidemment apparoir, parce que les plus celebres & excellens philoſophes & Medecins, apres grans labeurs & diligentes inquiſitiõs, n'ont peu comprendre dont eſtoient compoſez les corps humains, ne les autres choſes produictes par nature. Car ſi les raiſons de ceux qui diſent que le corps humain eſt compoſé des quatre elemens, ſont conſide-

rees, elles seront trouuees probables: toutefois elles ne seront trouuees necessaires & irrefragables. Aussi est probable l'opinion de Democritus & Asclepiades, qui enseignent toutes choses constantes par nature, estre composees d'infinis atomes consemblables ou similaires, c'est à dire d'vne mesme nature, nom & raison. En ceste controuerse & contrarieté d'opinions entre si excellens philosophes, comme Hippocrates & Asclepiades, de la structure & composition premiere du corps humain, les Empiriques concluent, que temeraire sera celuy qui s'osera entremettre d'estre iuge de la verité de leur sentence. Parquoy selon leur iugement, puis qu'ainsi est que nostre nature est incogno-

ſcible, mieux vaut ſuiure & obſeruer les experimens, & conſtruire l'art de Medecine des choſes connues par noſtre experience, meſpriſant la cognoiſſance baillee par raiſon des elemens, des temperamens ou complexions, des maladies, des cauſes d'icelles, & de leurs remedes.

Les Empiriques donques conſtituent leur art de quatre choſes, de nature, de fortune, de reuelation,& d'imitation.

Declaration du premier.

L'Empirique voyant vn homme detenu d'vne fieure vehemente (pour l'ablation de laquelle n'a eſté ordonné aucun remede) ce neantmoins a eſté terminee par flux de ſang du nez,ou d'autre partie,prouenu par la force & prouidence de

nature, lors il iuge & reserue en memoire, qu'à vn homme detenu de pareille fieure, la phlebotomie faite par art est necessaire, ou pour le moins conducible. Pareillement ledit empirique prend vne partie de ses theoremes de l'obseruation qu'il fait de la nature des bestes brutes, comme quand à l'imitatiõ de la cigogne, il vse de clysteres. Aussi quand il vse de certains medicamens qu'il a connu estre vtiles contre les venins, desquels l'vsage a esté monstré par les bestes.

Declaration du second.

Si quelqu'vn estant trauaillé de douleur en la partie posterieure de la teste, tomboit par fortune sur quelque pierre qui luy causast flux de sang de la veine du front, dont

la douleur luy fust appaisee, lors l'empirique enseigné de ceste fortune, cueilleroit vn theoreme de son art, qu'à la douleur de la partie posterieure de la teste, la phlebotomie de la veine du front seroit vtile. Et quand Hippocrate a fait vn aphorisme de ce poinct, ils disent qu'il en a eu la cognoissance, non par raison, mais par seule experience.

Declaration du tiers.

Ce qu'ils auoient connu par la reuelation des Dieux, ou de leurs precepteurs, ou par songes (lesquels Galien n'a quelquefois contemné en la curation des maladies) leur estoit pour regle, principalement quand ils les auoient submis à l'examē d'experience, laquelle ils auoient trouué conforme à iceux.

Declara-

Declaration du quart.

Les empiriques faisoient mutation par similitude d'vne maladie à vne autre, d'vne partie à vne autre partie, d'vn remede à l'autre, pour quelque similitude à ce les induisant. Ce qu'encore faisons souuent en nostre temps, comme quand auons prins l'vsage de l'vnguent dict Sarracenicum, en la curation de la maladie venerienne, qui auoit premierement esté inuenté pour la curation des mauuaises galles, & long temps deuant l'origine de ladite maladie. Pareillement faisons nous quand aux vlceres malings de ladicte maladie estans à la gorge au lieu dit *fauces*, nous faisons phlebotomie des veines, sous la langue, apres auoir fait section de la Cephalique, ce

que trouuons estre vtile comme en angine ou squinanchie. Et cela se pourroit exemplifier en plusieurs cas particuliers, que i'obmets pour euiter multiplication de langage sans necessité. Icelle secte empirique contre l'opinion des dogmatiques, mesprisoit l'art anatomique des corps humains, comme chose execrable & cruelle, qui toutefois (selon que sera tantost prouué par les dogmatiques) est de grande efficace pour la curation des maladies, & pour plusieurs autres raisons deduites par Galien au second chapitre du dixseptiesme liure *De vsu partium*, & alleguees par les autheurs de Chirurgie.

La troisiesme secte est des Dogmatiques, qui par iugement & rai-

ſon enquierent la premiere composition & vrays elemens du corps humain, outre les parties ſimilaires, qui ſont elemens ſenſibles, & non vrais dudict corps. Les temperamens prouenus ſelon la diuerſité de la mixtion d'iceux. Les vertus prouenantes deſdits temperamens, les operations d'icelles. La nature des maladies. Leurs cauſes, les ſymptomes dependans d'icelles, & par leſquelles elles ſont connues. Puis enquierent la nature des ſimples, la maniere de les compoſer par certain art, le temps opportun & le droit vſage d'iceux, qui ſont choſes qui requierent vn long temps, & pour leſquelles cõprendre, la vie d'vn ſeul homme ne ſeroit ſuffiſante, ſi elle eſtoit comparee auec l'inuention d'icel-

les. Parquoy raisonnablement disoit Hippocrate, que la vie de l'hōme est briefue, & l'art longue, ce qui ne se doit entendre cruëment, comme font plusieurs. Car il n'entend par ce propos, que l'homme ne puisse auec l'aide du labeur des anciens philosophes, comprendre l'art de Medecine : mais qu'il ne pourroit, pour la briefueté de sa vie, icelle inuenter & acquerir completement sans aide. Et combien que la raison pour la pluspart soit directiue de ceste secte dogmatique, si est-ce que si elle cognoist par experience quelque medicament, de l'effect & vertu duquel raison ne peut estre donnee (cōme sont ceux qui operent par proprieté occulte) elle ne reiette l'vsage d'iceluy, ains l'accōmode à

ſon art, pour le rendre plus riche & abondant en remedes, & plus facilement paruenir à la fin pretendue par ſondict art, qui eſt ſanté. Le prince d'icelle ſecte comme plus excellent a eſté Hippocrate, puis Eraſiſtratus, Diocles, Herophilus, & pluſieurs autres grands philoſophes exercitez en la philoſophie naturelle. Icelle ſecte contre l'opinion des empiriques dit, que anatomie doit eſtre faicte, meſmes quelque fois és corps viuans : ce que faiſoit Herophilus qui impetroit des Roys les hommes ayans merité la mort pour leurs delicts, & les diſſequoit viuans pour cognoiſtre pluſieurs operations interieures, qui ſont abolies és corps morts, comme les mouuemens interieurs de la partie

vitale, du diaphragme, la respiration, la comprehension que fait l'estomac de l'aliment lors qu'il le transmue par sa coction. Et disoit qu'il estoit loisible par le tourment de peu d'hommes meschans, profiter à la santé de innumerables hommes vertueux. Et est vray semblable qu'il leur donnoit quelques medicamens narcotiques ou stupefactifs, pour leur oster ou diminuer le sentiment : & par consequent, la douleur : ce que quelque fois auons conseillé à ceux ausquels la pierre deuoit estre extirpee de la vessie par incision du lieu dict *perineon*. Aussi font lesdicts dogmatiques, anatomie és corps morts, pour cognoistre plusieurs choses de grande vtilité en l'art de Medecine. Premierement, la sub-

ſtance des parties, comme que le cœur eſt lacerteux, le foye charneux, & comme ſang coagulé. Secondement, la quantité, comme que le foye eſt de telle grandeur, & plus grand que la ratte. Tiercement, pour cognoiſtre la colligance des parties, comme qu'il y a communication entre l'eſtomach & le cerueau, & conuient ſemblablement entre l'orifice de l'eſtomach & le cœur, à cauſe de l'artere *aorta*, qui en montant en haut deſſus l'eſpine, ſe aſſocie audict orifice. de laquelle theorique prouient la cognoiſſance des maladies qui ſont par conſentement ou principales, qui eſt choſe qui grandement importe aux curations des maladies. Quartement, la qualité ou temperature de cha-

cun membre auec quelque aide de raison : comme que le foye eſt chaud & humide, par ce qu'il eſt veu eſtre ſanguin. Item que les nerfs & os ſont froids & ſecs, par ce qu'ils ſont exangues. Quintement, pour cognoiſtre le nombre des parties, comme qu'il y a ſix inteſtins, deux membranes à l'eſtomach, cinq lobes au foye, deux poulmons. Sextement, pour la cognoiſſance de la figure, comme que le foye eſt d'vne part caue, & de l'autre part laquelle il attaint au diaphragme, il eſt gibbeux. Item pour cognoiſtre l'action & vtilité des parties, comme que le foye eſt principe de ſanguification, le cœur principe de la vertu & mouuement vital. Pareillement que les os, combien qu'ils n'ayent action, ſi eſt-ce

qu'ils ont vtilité, ou de soustenir ou de defendre les parties nobles, comme le crane, le cerueau, les os pectoraux, les parties vitales. Puis sert icelle anatomie pour la cognoissance de la situation des parties, comme que le foye est en l'hypochondre dextre, la rate au senestre, les reins aux parties lumbales. Et pour le dernier, elle sert à la cognoissance des parties offensees de maladie, comme que dysenterie est faicte aux intestins, ictericie ou iaunisse au foye, la pierre és reins ou en la vessie, la pleuresie à la membrane interieurement adiacente aux costes. Lesquelles choses ont esté colligees des documens de Galien par Alexandrinus commẽtateur des Epedimies d'Hippocrate. Et par ce que

icelle secte ptocede par methode, & par consequent par indications, qui aucunesfois sont simples, & aucunesfois compliquees : il fat parler d'icelles, succinctement & par ordre.

Methode est vne voye vniuerselle pour cognoistre verité, qui est commune à plusieurs choses particulieres. La proprieté de methode est de pouuoir paruenir d'vn petit principe aux choses particulieres, & examiner & iuger par theoremes scientifiques, comme regles, ce qui a esté par les autres mal dict & determiné, comme declare Galien au second liure *de tuenda sanitate*. Methode procede par indication. Indication est insinuation ou instruction de ce qui est à faire. Dōcques indication enseigne l'in-

uention de ce qui eſt à faire : Car inuenter vne choſe par indication, eſt commencer à la nature de la choſe, puis inuenter ſans experience, ce qui eſt conſequent à icelle nature. L'inuention des choſes cherchees par indication, eſt fondée ſur quatre regles generales, deſquelles depend tout l'artifice de methode : deſquelles la premiere eſt, Ce qui eſt ſelon nature, demande ou indicque ſa conſeruation. La ſeconde, Ce qui eſt contre nature, demande ſon ablation. La tierce, Conſeruation eſt faicte par choſes ſemblables. La quarte, Ablation eſt faicte par choſes contraires. Ces regles generales ſont particulariſees ſelon les indications ſpeciales ou particulieres. Comme que vlcere caue

requiert ou indique repletion. Intemperature chaude, refrigeration: & est chacune desdictes speciales indicatiõs, deduicte de deux generales. Indication est prinse de chacune des trois choses, sur lesquelles est fondee toute speculation de Medecine. C'est à sçauoir, des choses naturelles, comme de la vertu: des choses non naturelles, comme de la disposition de l'air qui nous enuironne. Des choses contre nature, comme de la maladie & de sa cause. Complication, est aggregation de plusieurs choses, desquelles chacun ne propose son indication. Par ceste definition, complications ne sont dictes sinon pour le regard des indications. Car combien qu'en aposteme il y ayt plusieurs maladies, c'est

a ſçauoir, intemperature ou dyſcraſie, mauuaiſe compoſition, ou maladie organique, & ſolution de continuité, ou ſenſible, ou intelligible : toutesfois dependant des choſes ſenſibles, non pource y a il complication en iceluy pour l'vnité de l'indication dont elles ſont conioinctes, & par laquelle elles ſont reputees comme vne ſimple maladie : ainſi que pluſieurs baſtons enſemble liez ſont reputez vne choſe, à cauſe du lieu dont ils ſont conioincts. Semblablement, combien qu'vne maladie ſoit accompagnee de pluſieurs ſymptomes ou accidens, non pour ce faut il reputer ceſte aſſemblee eſtre complication, par ce que leſdicts ſymptomes ne propoſent aucune indication, ſinon qu'ils excedaſſent

leur magnitude reguliere: comme quand la douleur eſtant accident de quelque maladie eſt ſi importante qu'elle proſterne la vertu: auquel cas douleur prendroit nom & nature de cauſe, & changeroit par accident l'ordre & raiſon de curation reguliere, pour la leſion qu'il feroit à la vertu, ou à la diſpoſition auec laquelle il ſeroit conioinct, icelle augmentant pour ſon attraction ou autrement: comme, quãd douleur eſt conioinct auec apoſteme, il fait augmentation d'iceluy, à cauſe de la fluxion qu'il y attire. Et comme indication eſt prinſe des choſes naturelles, non naturelles, & contre nature: auſſi complications ſont prinſes deſdictes trois choſes, & en pluſieurs manieres. Premierement, de cho-

ſe naturelle & contre nature, comme de la vertu & de la maladie. Secondement, de choſe naturelle & non naturelle, comme du temperament & complexion du malade, & de la diſpoſition de l'air qui nous enuironne. Puis de pluſieurs choſes contre nature, comme en playe & apoſteme, comme vlcere auec varice, fluxion, ou dyſcraſie. Et quant à la complication de maladie auec ſymptome, elle eſt reduicte ſoubs la complication de maladie auec cauſe : car ſymptome entant que ſymptome n'indique aucune choſe, parquoy il ne peut eſtre dict cõpliqué: mais bien comme cauſe, quãd il excede, ainſi qu'il eſt predit. Et par ce qu'il ne ſuffit ſçauoir ces choſes par ſeule Theorique, mais les faut accõmo-

der à la partie practique ou operatiue, qui est la fin de la theorique: en tout art practique, il faut regler les choses dessusdictes par certaines reigles deduictes de Galien au septiesme de sa Methode, pour les accommoder à l'œuure : il faut doncques en toutes complications considerer l'ordre, le plus vrgent, & la cause. Cest artifice est de grande efficace, & comme vn filet pour soy retirer hors du labirinthe ou dedalus des complications, qui par autre voye sont tres-difficiles à gouuerner, principallement aux empiriques. Premierement doncques, il faut considerer le plus vrgent, qui est ce dont il depend plus grand peril : Comme s'il y auoit complication d'aposteme, flux de sang, intemperature, conuulsion, douleur

douleur & vlcere. Lors si conuulsion est la plus vrgente, il faut premierement diriger son intention à icelle, sans toutefois negliger les autres indications : & aussi qu'il y a plusieurs indications, dont l'vne est la plus forte : aussi faudra-il que le remede soit composé, ayant toutefois plus de respect à icelle. Secondement, il faut considerer l'ordre des dispositions compliquees : car aucunesfois leur cōplication est telle que l'vne requiert estre ostee deuant l'autre, & autrement ne pourroit estre faict, cōme quād aposteme & vlcere sont ensēble en vne partie, il seroit necessaire premieremēt faire ablatiō de l'aposteme : & qui premieremēt attenteroit faire ablation de l'vlcere, il attēteroit chose impossible pour

l'ordre qui eſt tel en icelles diſpoſitions, par ce que ablation de l'vlcere ne peut eſtre faicte que la partie en laquelle il eſt, ne ſoit ſaine, ce qui ne peut eſtre quand il y a apoſteme. Tiercement, quand pluſieurs diſpoſitions ſont compliquees: deſquelles l'vne eſt efficiente de l'autre, il faut premier ſuiure l'indication de la cauſe, que de ce qui eſt effect d'elle, qui eſt en pluſieurs lieux document perpetuel de Galien, principalement au troiſieſme de l'art medicinale. Comme quand il y a complication de varice, vlcere, & fluxion, il faut diriger ſon premier conſeil à la fluxion oſtant la quantité ou qualité, dont elle eſt cauſee: puis curer la varice, & apres l'vlcere. Et par ce que aux diſcours

des choses dessusdictes est faicte mention de plusieurs choses qui n'ont esté notifiees par leurs definitions: & par ce moyen pourroient rendre quelque obscurité, il est necessaire les deduire selon l'ordre donné des anciens, desquels il ne faut déuoyer, sinon en erreur manifeste, auquel cas il ne les faut reputer autheurs, non plus que Aristote sur le propos qu'il a affirmé, que le monde n'auoit eu aucun commencement, qui ne doit estre tenu pour authorité: car authorité est le dict d'vn autheur bien & vrayement affirmé. Parquoy faut icelles choses notifier par diuisions & definitions, qui sont instrumẽs par lesquels on paruient (auec certains principes) à la demõstration, par laquelle les pro-

prietez actiues & passiues de toutes choses, sont scientifiquement connues, comme il est plus amplement deduict en la science de Logique, de laquelle le Chirurgien rationel ne doit estre ignorant.

Doncques, toute la contemplation de l'art de medecine, & par consequent de chirurgie, sans cõprendre les instrumens, est reduicte soubs trois choses, qui sont dictes naturelles, non naturelles, & contre nature. Choses naturelles sont celles qui par soy concurrent & entrent en l'integrité & perfection du corps humain.

Choses naturelles sont,
Elemens.
Temperature.
Humeurs.

Membres.
Vertus.
Operations de vertus.
Esprits.
Ausquelles aucuns modernes ont annexé.
Aages.
Couleurs.
Figures.
Sexes.

Element, est la plus petite partie de la chose de laquelle elle est element: ou element selon Aristote, est duquel, comme premier & tres-simple, toutes choses sont faittes, & en quoy, comme premier & tressimple elles sont resoutes.

L'art de Medecine contemple deux manieres d'elemens.
Intelligibles.
Sensibles.

Les elemens intelligibles, ſont ceux qui ſont comprins & connus par ſeule ſpeculation d'entendement, & ont eſté premierement connus par Hippocrate, qui ſont quatre.

Feu.
Air.
Eau.
Terre.

Les elemens ſenſibles du corps humain, ſont ceux qui ſont iugez ſimples & premiers, quant à la cognoiſſance ſenſuele: combien que abſolument ils ne ſoient elemens, ne ſimples. En ceſtuy iugemẽt l'entendement ſe monſtre eſtre plus excellent, que le ſens duquel il corrige ſouuent le iugement: Comme que le Soleil ne ſoit plus grand au matin qu'à midy, combien que le

ſens iuge le contraire. Iceux elemens ſenſibles ſont autrement appellez parties ſimilaires ou conſemblables du corps humain, qui ſont les os, cartilages, cher, nerfs, veines, arteres, panicules, ligamẽs, tẽdons, le cuir, la moëlle & la graiſe: auſquelles on peut adiouſter aucunes parties qui ſont faittes des ſuperfluitez dudit corps, toutefois non ſans vtilité, comme le poil, les ongles. Et meſmes quant à la graiſſe, il ſemble qu'elle ſoit moyenne entre les deux, c'eſt à ſçauoir, entre les vrayes parties & les parties de ſuperfluité.

Des temperamens ou complexions.

Temperament, eſt vne commixtion de quatre elemens: ou temperament eſt vne qualité qui pro-

uient immediatement de l'action & passion des quatre qualitez premieres. Les quatre qualitez premieres sont chaleur, froideur, siccité & humidité. Et sont appellees premieres, parce que d'elles prouiennent les qualitez secondes & autres, comme couleurs, odeurs, saueurs, ou parce qu'elles sont qualitez des premieres substances, qui sont les elemens.

Temperament.
Temperé.
Intemperé.
Temperament temperé.
Ad pondus.
Ad iustitiam.

Temperamēt temperé *ad pondus*, est cestuy qui est composé d'egales portions de quatre elemens, & est encore double iceluy temperament,

rament.

Au iugement du sens.

Au iugement de l'entendemẽt.

Le temperament temperé *ad pondus* selon le iugement du sens, est celuy qui selon le iugement du sens contient égales portions des elemens en sa composition & substance.

Entre toutes les choses naturelles, il n'en y a qu'vne seule ainsi tẽperee *ad pondus*, sensuelle, qui est la peau interieure de la main de l'homme temperé, qui a esté composee telle par la prouidence de nature, pour estre organe du sens, cognoissant les qualitez tactibles: car si nature eust mis aucune des qualitez premieres auec quelque excés pardessus sa contraire audict organe, elle eut empes.

ché la cognoissance & iugement du tact: comme quand l'homme ayant la main fort refroidie, touche les choses de chaleur mediocre, il ne les trouue chaudes, ou de telle chaleur qu'elles sont, ainsi que si nature eut mis quelque son aux aureilles, il troubleroit l'action du sens auditif, empeschāt la cognoissance des sons exterieurs. Et ne doit estre trouuee estrange ceste opinion du temperament *ad pondus*: car elle est fondee en Galien au premier & au second liure des temperamens. Et quant au temperament *ad pondus*, selon le iugement de l'entendement, disputer de luy est inutile à l'art de Medecine: mais appartient au philosophe naturel, qui specule les choses plus vniuersellement, &

moins ſenſuellement.

Temperament temperé *ad iuſtitiam*, eſt celuy qui eſt temperé ſelon ſa dignité & exigence de ſa nature, & eſt connu par ſes operations: car quand vne choſe conſtant par nature a toutes les operations appartenantes à ſon eſpece tresbõnes & treſparfaictes, elle eſt iugee temperee *ad iuſtitiam*. Ledit temperament eſt la reigle & meſure pour meſurer & cognoiſtre tous les autres temperamens: car ſans la cognoiſſance d'iceluy n'eſt poſſible ſçauoir qui eſt le temperament chaud & ſec vulgairement appellé Cholerique, & auſſi des autres. Car le temperament chaud & ſec n'eſt ainſi appellé, parce qu'en luy l'elemẽt chaud ſurmonte le froid, & le ſec l'humide

abſolument: mais parce que quand il eſt comparé auec le temperé, il eſt plus chaud & plus ſec que luy. Auſſi faut iuger du phlegmatique & des autres temperamens: parquoy doit eſtre trouuee vaine l'opinion de ceux qui diſent qu'il y a quatre complexions ſeulement: car en ces quatre n'eſt cõprinſe la complexion temperee, qui eſt la principale, & la plus noble de toutes les complexions, & ſans laquelle n'eſt poſſible entendre toutes les autres, comme efficacement prouue Galien au premier liure des temperamens. Parquoy outre ladite complexiõ temperee, il y a huict autres complexions, ou temperamens intemperez, qui toutesfois ſont dedans la latitude & limites de ſanté.

Car aucuns excedent le temperé en vne seule qualité, qui sont appellez simples, & les autres en deux, qui sont composés ainsi qu'il s'ensuit.

Temperament intemperé
- Simple.
- Composé.

Simple.
- Chaud.
- Froid.
- Sec.
- Humide.

Composé.
- Chaud & sec.
- Chaud & humide.
- Froid & sec.
- Froid & humide.

Les signes par lesquels sont cogneuz lesdicts temperamens, sont descripts par Galien au premier

liure de l'art medicinale, autremẽt appellé, *Ars parua*.

Sur ceste matiere il faut noter qu'ainsi que quand nous voulõs sçauoir le temperament d'vn particulier de quelque espece, il le faut enquerir par la comparaison de luy auec le temperé en icelle espece: aussi si nous voulons sçauoir la tẽperature de chacune des parties du corps humain (entre lesquelles il y a grande dissimilitude) il la faut comparer auec la partie la plus temperee d'iceluy, qui est la peau interieure de la main: comme si nous voulons sçauoir le temperament de la chair, nous dirõs qu'elle est chaude & humide, parce que quand elle est cõparee auec la partie temperee, elle est plus chaude & plus humide que

elle: & eſt ladite partie temperee, non ſeulement temperee entre les parties du corps humain: mais entre toutes les choſes generables & corruptibles. Par ceſt artifice, il faut iuger la temperature de l'os, du nerf, cartilage & autres ſimilaires. A ceſte matiere faut adiouſter incidentalement, que la temperature des medicamens eſt autrement connuë que par les manieres predictes. Car quand vn medicament eſt dict froid ou chaud, il eſt iugé tel, ſeulement par l'operatiõ qu'il fait quand il eſt appliqué au corps humain temperé, ſans enquerir quel il eſt en ſa nature, & quel element domine en luy. En la temperature deſdits medicamens, quatre degrez ſont aſſignez par deſſus le temperé, qui n'a au-

cune graduation ou eleuation de degré.

Le premier degré des medicamens.

Chaud,	Eschauffe.
Froid,	Refroidist.
Sec.	Desseche.
Humide,	Humecte.

Non manifestement, en sorte qu'il a besoin de quelque demonstration rationele.

Le second degré.

Eschauffe.
Refroidist.
Desseche.
Humecte.

Manifestement, en sorte qu'il ne se peut nier, & n'a besoin de demonstration.

Le tiers degré est de medicamens qui

Eſchauffent.
Refroidiſſent.
Deſſechent.
Humectent.

Vehementement, mais non extremement.

Le quart degré des medicamens.

Chaud.	Bruſle, & faict eſcarre comme chaulx.
Froid.	Mortifie par froideur comme cigue.
Sec.	N'eſt aucũ trouué qui ne ſoit bruſlãt, comme cautere actuel.
Humide.	D'iceluy Galiẽ ne fait mention parlant de ceſte matiere.

Et parce que tous medicamens graduez en pareil degré, ne ſont totalement ſemblables, raiſonna-

blement en chacun degré a esté assignee latitude, qui est diuisee en trois: C'est à sçauoir, commencement, moyen, & fin. Et combien que les anciens deuant le temps de Galien n'ayent ainsi gradué les medicamens, comme il appert par Dioscoride, toutefois l'inuention d'iceux est artificielle & vtile. Car il ne suffit appliquer à vne maladie chaude tout medicament froid, sans autre limitation & consideration: mais faut que selon l'excés de l'intemperature & laps en chaleur, soit proportionné le medicament en pareille contrarieté, selon quelque coniecture artificielle & prochaine de science; & non tousiours par certaine science, de laquelle ne sont capables plusieurs choses medicina-

les.

Des humeurs.

Humeur, est vne substance humide, liquide, en laquelle l'aliment est premierement conuerty.

Humeurs.

Sang.	Chaud & humide.
Phlegme,	Froid & humide.
Colere.	Chaude & seche.
Melancolie,	Froide & seche.

Le plus parfaict d'iceux est le sang, puis le phlegme, & apres la colere, & le dernier en bõté, est la melancholie. Icelles quatre humeurs sont en toutes complexions necessaires: car elles correspõdent aux quatre elemẽs qui sont en nostre corps : car chacune partie est nourrie d'humeur, & aliment semblable à sa nature, comme les plã-tes en la terre. L'origine desdictes

quatre humeurs prouient des alimens, qui sont composez des quatre elements, & sont iceux alimens par la premiere coction conuertis en vne substance, qui est appellee *Chylus* : auquel ne sont que potentiellement les quatre humeurs : mais elles sont mises en estre actuel par l'operation sanguifique du foye, comme le poulet est faict de l'œuf par la chaleur naturelle de la poule.

Sang.

Simple, qui est seulement congnu par l'entendement, composé des quatre humeurs, qui autrement est appellé *massa sanguinaria*, en laquelle composition domine le sang simple, qui est distingué formellement des trois autres humeurs, auec lesquels il est meslé.

Annotation.

Quand icelle masse deflue en quelque partie par l'action de la vertu expulsiue, combien qu'en elle y ait portion des trois autres humeurs selon leur proportion, toutesfois elle cause vne maladie simple, c'est à sçauoir, phlegmone ou inflammation, en laquelle, combien qu'il y ayt portion des autres humeurs, c'est à sçauoir, colere, phlegme, & melancholie: non pour ce est elle dicte composee, mais simple: car les signes & symptomes des autres humeurs ne se manifestent sensuellement, à cause que d'iceux y a trop plus petite portion que de sang. Et quand il y a maladie composee, comme phlegmone erysipelatodes, lors il est necessaire que en ladicte masse

de laquelle eſt faicte la fluxion, il y ayt plus grande portion de colere, qu'il ne doit eſtre en ladicte maſſe ſanguinaire ſelon nature. Parquoy les ſignes & ſymptomes de colere ſont meſlez & confus auec ceux qui prouiennent du ſang : & ainſi faut entendre de la mixtion des autres humeurs, comme en phlegmone œdematodes, & phlegmone ſcirrhodes.

Phlegme, eſt la plus froide, & plus humide choſe qui ſoit au corps humain.

Les eſpeces de phlegme ſont,

- Doux.
- Salé.
- Vitreux.
- Acide.
- Gipſeux.

Phlegme doux eſt engendré du

sang imparfaictement cuict, & est dict naturel, parce qu'il peut estre faict sang par plus ample coction.

Phlegme salé est faict par

Putrefaction.

Par mixtion d'humidité sereuse salee.

Phlegme vitreux est dict ainsi, par ce qu'il est semblable à du verre fondu, & est extrememẽt froid, & est souuent trouué és corps des crapuleux & des vieillards, faisant extremes douleurs aux parties esquelles il descend, comme sur les dens, & dedans les intestins.

Phlegme acide, est froid & subtil.

Phlegme gipseux, est celuy duquel le subtil est resoult, comme il appert aux fluxions faictes sur les articles, esquels il engendre to-

phes & nodositez. Autres especes de phlegme sont assignees par aucuns Docteurs, qui sont reducibles soubs les especes predictes.

Annotation.

Nature a estably & fabriqué à la melancholie son receptacle, qui est la ratte: & à la colere le folicule du fiel, par lequel elle est attiree: & à l'vrine a attribué l'attraction des reins: mais elle n'a ordonné au phlegme aucun receptacle, par ce qu'il a plus necessité de coction que d'expulsion, selon Galien en son liure *de virtutibus naturalibus*, ce qui est proprement entendu de celuy qui par plus ample coction est reducible en nature de sang, qui ne peut aduenir à toute espece de phlegme.

Colere, est humeur chaude & seiche,

ſeiche, engendree de la plus ignee partie du chyle.

Colere.

Rouge, qui eſt prochaine à la nature du ſang.

Citrine.

Vitelline, qui eſt faicte par mixtion de gros phlegme.

Praſſine, qui pour la plus part eſt engendree en l'eſtomach ayant chaleur ſuperfluë, auſſi eſt quelques fois engendree de nourriſſement cacochyme chaud, comme ailz, oignons. Pareillement peut eſtre engendrée es veines par exceſſiue chaleur,

Melancholie.

Naturelle,

Aduſte.

Melancholie aduſte eſt faicte

De colere,

De melancholie naturelle.

Combien que melancholie faicte par aduſtion, ayt aucune apparence de froideur, ſi eſt-ce que (à cauſe de l'aduſtion par laquelle elle eſt faicte) il y a en elle quelque latente igneité, comme en la cendre : car en toutes choſes eſquelles la chaleur imprime ſon action, eſt delaiſſee pour quelque temps vne igneité, qui peut par temps ſe euaporer, comme il appert en chaulx vieille.

Annotation.

Selon Auicenne & les autres modernes, toutes humeurs peuuent deuenir aduſtes, & par aduſtion prendre la nature de melancholie aduſte, comme le ſang & le phlegme, comme ils diſent appa-

roir, par les especes d'elephantiasis, qui peut estre faicte selon leur auis de chacune des quatre humeurs. Et par confirmation de ceste opinion, Galien confesse en sa methode, que toutes humeurs crasses sont aucunement melancholiques.

Pour plus ample intelligence de la nature des quatre humeurs & de la generation d'iceux, il faut sçauoir qu'il y a au corps humain trois coctions: Desquelles la premiere est faicte par le ventricule, vulgairement appellé estomach, conuertissant l'aliment en vne substance appellee Chylus, auquel les quatre humeurs ne sont que potentiellement.

Puis, par la seconde coction qui est faicte au foye, est faicte dudict

Chylus la masse sanguinaire, composee des quatre humeurs differens en nature & espece, & est icelle diuersité d'humeurs necessaire au corps humain, par ce qu'il n'est simple, ny d'vne seule nature: parquoy sa composition ne requiert nourrissement de simple vertu & faculté, à ce que chacune partie attire de ladicte masse ce qui luy est propre & semblable. La troisiesme coction est faicte en tout le corps hors des veines, & alors le nom d'humeur cesse, & sont engendrees les quatre humiditez naturelles, desquelles la premiere est appellee humidité innominee. La seconde, *ros*. La tierce, *cambium*: & la quarte, *gluten*. Apres la perfection de chacune desdictes coctions, prouiennent excre-

mens & superfluité. Car les excremens de la premiere coction, sont les excremens du ventre inferieur. Les excremens de la seconde, qui est sanguification, sont l'humeur, & limon melancholique, qui est attiré par la ratte, qui par la grand' vertu de ses arteres & chaleur le cuit, & puis se nourrit du meilleur, reiettant vne partie d'iceluy, qui est comme le marc du vin, à l'orifice de l'estomach, pour exciter l'appetit par sa vertu pontique. La colere est attiree par son folicule, à ce deputé de nature. Et la matiere sereuse & vrinale est transcolee par les reins en la vessie. La colere & melancolie d'icelle coction sanguifique; sont par aucuns Docteurs en vne maniere appellees naturelles, & en

l'autre non naturelles. Car d'autant qu'elles sont iectees hors de la masse sanguinaire, comme excremens & ineptes pour la nutrition des membres, elles sont raisonnablement dictes non naturelles, de naturalité de l'vniuersel nourrissement. Mais parce que nature sçait par sa prouidence tirer quelque profit & commodité d'icelles, enuoyant la colere dedans l'intestin, appellé ieiunũ, pour inciter nature par son acrimonie & punction à l'expulsion des excremens contenus aux intestins : aussi pour dissequer & extenuer l'humeur pituiteux, qui est engendré dedans l'intestin, dict duodenum. Et la melancholie à l'orifice de l'estomach, cõme il est predict, à ceste cause elles sont dictes naturel-

les de naturalité, d'vtilité. Mesmes la superfluité sereuse n'est sans grande commodité, conduisant comme vn chariot le sang par les veines, desquelles aucunes sont si exiles, qu'elles fuyent la cognoissance des sens, cõme au milieu du foye, en sorte que aysement en icelles seroit faicte obstructiõ, n'estoit ladicte serosité, qui rend le sang liquide, & fluide. Puis ladicte commodité accomplie, elle est pour la pluspart rauie des reins, cõme chose à eux agreable, par ce qu'ils desirẽt estre nourris de sang sereux. Les excremens de la troisiesme coction, qui est faicte en chacun mẽbre hors les veines, sont deux, l'vn subtil & sereux, qui aucunemẽt est aussi excrement de la secõde coctiõ, par ce qu'il a cogna-

tiō auec la ſubſtāce vrinale: lequel apres auoir porté le ſang par les petites veines, eſt reſoult par les pores inſenſiblement par l'action de la chaleur naturelle, quand elle eſt valide, & la dicte ſeroſité eſt en quantité non deſmeſuree. Mais quand la chaleur naturelle eſt debile, ou quand l'animal vſe de nourriſſement plus copieux qu'il n'appartient, ou quand il luy auiēt quelque mouuement vehement, lors elle eſt faicte viſible, comme il appert aux ſueurs & humiditez dont les playes ſont humectees, comme il eſt deduict par Galien au troiſieſme liure de ſa Methode: parquoy ne ſe faut eſmerueiller ſi mention eſt faicte de ces choſes en ceſte introduction chirurgicale: car ſans ceſte Theorique, ne

peut estre entenduë la nature du medicament sarcotique, ny pourquoy il est dessicatif moderemẽt, & detersif, sans mordication. Le second excrement de ladicte coction est plus terrestre, duquel est faicte generation du poil & de la sordicie, qui est à l'enuiron de nostre peau, comme chose farineuse: pour l'ablation de laquelle les anciens ont eu les bains & estuues en frequent vsage. parce que par l'obstruction qu'elle peut faire aux pores de nostre corps, elle nous prepare à maladie. De ceste superfluité prouient l'excrement terrestre, qui est trouué aux playes cauees, qui est appellé sordes, qui est detergé par le medicament sarcotique. Il ministre aussi matiere à la generatiõ du poil, comme dict est.

Des membres.

Membres, ſont corps qui ſont engendrez de la premiere commixtion des humeurs.

Membres.

1. Principaux.
2. Seruans aux principaux.
3. Ne gouuernans ne gouuernez par les autres: ains ont propres vertus, par leſquelles ils ſont gouuernez.
4. Ayans propres vertus, & d'ailleurs prouenantes.

Les membres principaux ſont,

Le cœur.
Le foye.
Le cerueau.
Les genitifs.

Les membres ſeruans aux principaux ſont.

Les arteres au cœur.

Les veines au foye,

Les nerfs & la medulle ſpinale au cerueau.

Les vaiſſeaux ſpermatiques, tant deferens & expellens aux genitifs.

Les membres, ne gouuernez ne gouuernans les autres ſont,

Os.

Cartilage.

Membranes.

Graiſſe.

Chair.

Ligamens.

Ce qui eſt dict des membres dernierement recitez, doit eſtre entendu ſainement: car la chair reçoit du foye influence de vertu naturelle par les veines, & la vertu vitale par les arteres.

Les membres ayans propres vertus. & d'ailleurs prouenantes sont,

Le ventre.

Les reins.

La matrice.

Outre ces parties il y a autres parties dictes excrementeuses, ou faictes de superfluitez pour aucune vtilité : comme les ongles, les poils, qui ne sont parties du corps, sinon improprement, ausquelles aucuns ont adiousté la graisse, qui toutefois semble estre moyenne entre les vrayes parties du corps & les excrementeuses.

Autre diuisiõ de mẽbres, ou parties

Parties.

Similaires, qui comme est predict, sont appellees elemens sensibles du corps humain, comme os,

cartilage, chair, & autres.

Dissimilaires, organiques, ou instrumentaires, comme le foye, le cerueau, la main, l'œil, & autres.

Les parties similaires sont ainsi appellees, par ce que leurs parties ont vn mesme nom, & nature comme icelles: car la centiéme partie de l'os est dicte os, comme tout l'os.

Parties similaires.

Sanguines, comme chair, graisse.
Spermatiques, comme os, nerfs.

Les parties organiques sont ainsi appellees, par ce qu'elles sont organes ou instrumens des operations: comme la main, de la cõprehension: l'estomach de la chylification. Aussi elles sont appellees dissimilaires, par ce qu'elles

sont diuisees quant au sens en autres parties, qui perdent le nom du tout : car vne membrane, qui est partie de l'œil, n'est dicte œil : & l'os qui est partie du doigt, n'est appellé doigt.

Annotation.

Quand aucune deperdition est faicte aux membres, la regeneration est faicte selon la premiere intention, & à la deperdition des membres spermatics, elle est faicte selon la seconde intention.

Declaration de ce.

Chacune chose naturelle estant alienee de sa nature & degré de perfection, demande par vn instinct naturel soy reparer & remettre en tel degré qu'elle estoit auparauant, pour se conseruer ius-

ques au periode à elle dõné de nature qui est insuportable: combien toutefois que la chose naturelle peust prendre fin par cause violente deuãt le tẽps dudict periode. Et quand elle fait icelle reparation semblable à ce qu'elle auoit perdu, elle est paruenuë à sa premiere intention. Mais si vne chose ne se pouuant remettre en son premier degré de perfection, cherche autre moyen approchant à ceste reparation, & elle y paruient, elle se repare selon la seconde intention, estant fraudee de la premiere. Cõme quand il y a deperdition de substance à l'os, nature voudroit reparer vne substance ossee, du tout semblable a ce qui est perdu: quoy ne pouuant faire, repare vne substãce dicte Callus, pour supple-

ment de ce qui est perdu, qui est faict d'vne partie de l'aliment de l'os, non par la vertu formatiue, mais par la vertu nutritiue, tenant le lieu de la vertu formatiue, absente, & faisant par necessité office à elle non propre: car son office est reparer ce qui est consumé par l'action de la chaleur naturelle.

Des vertus.

Vertu, est vne cause agente.
Ou, vertu est, par laquelle nostre corps est regi.

Vertu
Vitale, Du cœur.
Naturelle, procedant Du foye.
Animale, Du cerueau.

A icelles on peut adiouster la vertu generatiue, puis que les genitifs sont membres principaux.

Annotation.

Ces trois vertus ont mutuel consentement de bien ou mal, en sorte que l'offense de l'vne cause en l'autre lesion par consentemẽt, comme il appert par la lesion des parties nerueuses, qui cause atrophie au membre paralytique. Aussi la confidence du Medecin estãt en la vertu animale du patiẽt, corrobore la vertu vitale & naturelle, en sorte qu'elle euince plus facilement la cause de la maladie.

Vertu vitale,
- Operant.
- Passiue en operation, qui proprement n'est vertu: mais passibilité.

Vertu vitale operant.
- Faisant dilatation du cœur & des arteres.
- Faisant constriction d'iceux.

Vertu vitale passiue en operation,

Irascible.

Exhilaratiue.

Vindicatiue.

Craintiue.

Indignation, qui est reduicte soubs irascible.

Vertu naturelle.

Attractiue	Du familier & propre.
Contentiue,	De ce qui est attiré.
Concoctiue,	Du contenu.
Expulsiue,	De ce qui moleste la contentiue.

Annotation.

Ce qui moleste la vertu contentiue, peche en quantité seule, en qualité seule, ou en tous les deux ensemble.

Autre annotation.

Ces quatre vertus cedent l'vne à l'autre leurs operations à certain temps, & ont comme intelligence mutuelle par vn instinct naturel : car la contentiue contient, tant que la concoctiue ayt fait son operation: puis viẽt la vertu expulsiue qui fait son office d'expulsion.

Vertu animale.
- Sensitiue.
  - Volontairement motiue.
    - Principante.

Vertu sensitiue.
- Exterieure.
- Interieure.

Vertu sensitiue exterieure.
- Auditiue.
- Visiue.
- Odoratiue.
- Gustatiue.

Tactiue.

La vertu sensitiue interieure est vnique, qui correspond aux cinq vertus sensitiues exterieures, & par vn seul organe, parquoy est appellé sens commun. Pareillement la vertu motiue volontairement est vnique, diffuse du cerueau par les nerfs, muscles, & tendons du corps, & parce elle ne reçoit aucune diuision en autres especes.

Auicenne contre l'opinion de Galien, a mis vne vertu mixte au diaphragme, combien que raisonnablement Galien l'ayt affermé estre pure volontaire.

Vertu principante.

Imaginatiue.

Intellectiue, cogitatiue, ou raisonnable.

Memoratiue.

Annotation.

L'vne desdictes vertus peut estre offensee sans la lesion des autres, qui est vn argumẽt qu'elles ont diuers sieges & organes particuliers au cerueau.

Des operations des vertus.

Operation de vertu est effect, procedant de la vertu.

Annotation.

En autant de manieres est diuisee operation de vertu, que la vertu : parquoy n'est necessaire repeter superfluement la diuision des operations des vertus.

Exemple de la conformité de la diuision des vertus, & leurs operations.

Operation de la vertu.

Vitale.

Naturelle.

Animale, & aussi les autres.

Des esprits.

Esprit est la plus subtile substance de nostre corps, qui est instrument prochain des vertus.

Esprit.

Vital.

Animal.

Naturel, duquel a parlé Galien auec doubte, toutefois les recens l'ont affermé, & ont adiousté le quart, l'esprit genitif, qui disent estre composé des trois autres, qui est assez raisonnablement dict par eux.

L'esprit vital reside au cœur & arteres, & est faict de la vaporation du sang & de l'air preelabouré aux poulmons, par la force de la chaleur vitale : puis est diffus

par les membres, pour la conseruation de la chaleur naturelle: car implantee aux membres, ne seroit suffisante pour sa cõseruatiõ, si elle n'estoit cõfortee par la chaleur influente, comme il appert par la sectiõ des arteres de quelque partie.

L'esprit animal est faict du vital, & reside aux ventricules du cerueau, duquel vne grande partie est diffuse és yeux par les nerfs optiques ou visoires, qui seuls ont cauité manifeste, & à cause de ce, le sens visif est le plus efficax de tous les sens, & qui de plus loing cognoist son obiect: à ceste cause, ceux qui ont perdu l'vsage des yeux, ont les autres vertus du cerueau plus valides, pour la redondance de l'esprit animal, qui n'est absumé à la vision: qui a

fait que aucuns Philosophes se sõt volontairement priuez de la veuë, pour auoir l'entendement plus pur & vif, ce qui est dict de Democritus. Sur ce propos est meuë vne question, qui est, si l'esprit animal est porté & transmis par les autres nerfs sensitifs & motifs substantiellement, ou seulement radieusement & par vertu, comme le rayon du soleil est transmis parmy la verriere, qui est chose problematique, & qui a raisons apparentes pour les deux parties. Toutefois il peut estre dict auec plus apparente raison, que l'esprit animal est porté par les nerfs optiques substantifiquement, & par les autres seulement radieusement, & par faculté & vertu: car le cerueau qui est membre froid & exangue,

exangue, ne pourroit suffire à faire generation de tãt d'esprits qu'il seroit necessaire pour estre distribuez par tous les autres nerfs, ioinct, qu'en iceux n'y a aucune cauité manifeste, cõme aux optiques.

L'esprit naturel est engendré au foye, & reside en luy, & aux veines, moyennant lequel le foye fait sa sanguification, & autres operations naturelles: & par l'influence de luy, le foye conserue les vertus naturelles, implantees aux membres qui prouiẽnent de leur tẽperamẽt. Parquoy ainsi qu'il y a double chaleur naturelle implantee & influẽte, aussi y a-il doubles vertus naturelles aux mẽbres, desquelles les implantees prouiennent de leur temperament, & les influentes du foye. Parquoy quand il

est dict selon l'auctorité de Galiẽ, qu'il y a aucuns membres qui ont propres vertus, par lesquelles ils sont gouuernez, ce doit estre entendu quant à leur vertu naturelle implantee.

Des choses appellees annexes des choses naturelles.

Annexes sont,
- Aage.
- Couleur.
- Figure.
- Sexe.

Aages sont,
- Infance.
- Pueritie.
- Adolescence.
- Ieunesse.
- Consistence.
- Premiere vieillesse, qui est appellee cruë & verde,

Derniere vieilleſſe.

Ces aages, qui ſont certaine partie de la duration de la vie humaine, peuuent eſtre reduicts en plus petit nombre que ſept: comme pueritie, adoleſcence, ieuneſſe, conſiſtence & vieilleſſe:

Couleur de cauſe interieure.

De bonne proportion des quatre humeurs, roſee.

D'excés d humeur melancholique, noire ou liuide.

D'abondance de colere, citrine.

D'abondance de phlegme, blanche ou palle.

Figure ou habitude de corps.

Quadrature, De bonne temperature.

Craſſitude, D'excés de chaleur & humidité

Extenuation,	De chaleur, & ſiccité.
Obeſité ou graiſſe,	De froideur & humidité.

Sexe

Maſculin,	Chaud.
Feminin,	Froid.

Hermafrodite, compoſé des deux, auquel l'vſage eſt permis du ſexe plus apparent.

Outre la chaleur & froideur, qui ſont cauſe du ſexe, il y a l'induſtrie de nature: car il eſt poſſible trouuer quelque femme de plus chaude temperature que quelque homme, ſelon Galien au liure *de pulſibus.*

Annotation.

Icelle difference de ſexe, n'eſt que difference accidentale, & depoſition des parties: car ſelon Ga-

lien au liure *de Vsu partium*, autant de parties & telles a la femelle que le masle, differentes de seule situation, & quelque peu en figure, comme par luy est deduict & prouué.

Des choses non naturelles.

Choses non naturelles, sont choses qui aduiennent au corps exterieurement: mais ineuitablement ayans vertu de conseruer santé, ou faire maladie.

Choses non naturelles sont,

L'air qui nous enuironne.
Mouuement & repos.
Boire & manger.
Dormir & veiller.
Inanition & repletion.
Les passions ou accidens de l'ame.

La varieté des qualitez de l'air

prouient des
Regions. vents.
Situations de lieux.
Apparitions ou abſconſemens de certaines eſtoilles, qui ſont cauſe des mutations notables en l'air ſous leſquelles ſont contenues les quatre parties de l'an.

Region,
Intemperee.
Temperee, cōme le païs d'Hippocrate.

Region intemperee.
Chaude comme Lybie.
Froide comme Scythie, France, Germanie.
Seiche.
Humide.

Vent, eſt vne exhalation de ſa premiere nature chaude & ſeiche,

qui a ſon mouuement par l'air lateralement.

Les vents principaux ou cardinaux ſont.

Subſolanus, venant d'orient, qui eſt chaud & ſec.

Fauonius, d'occidẽt qui eſt froid & humide.

Auſter meridional, chaud & humide, & putrefactif.

Boreas, ſeptentrional, froid, ſec, & prohibant putrefaction.

A chacun deſdicts vents Ariſtote aſſigne deux collateraux, parquoy ſont tous en nombre de douze. Aucuns les diuiſent en ſeize, & les autres en plus grand nombre, comme trente deux, pour l'vſage de la nauigation, qui ſont nommez par noms des mariniers.

Situation de lieu.
Vers midy.
Vers orient.
Vers occident.
Vers septentrion.
Pres la mer.
Pres les lacs, estãgs, marests, riuieres.

Les qualitez de la terre sont.

Pierreuse,	Froide & seiche.
Fangeuse,	Froide & humide.
Crasse,	Chaude & humide.
Argilleuse,	Chaude & seiche.

Les quatre parties de l'an sont,

Printemps,	Temperé,
Esté,	Chaud & sec.
Automne,	Sec, & quant à chaleur & froideur, inegal.
Hyuer,	Froid & humide.

Il ne faut receuoir l'opinion des Almachi-

Almachistes, qui diuisent l'an en quatre parties egales, & à chacune attribuent trois mois: car le printemps, selon Galien & Hippocrate au premier liure des Epidemies, n'a deux mois cōplets: mais ceste speculation si exacte n'appartient aux chirurgiens.

Des alimens.

Aliment, est chose qui augmente nourrit & nostre corps.

Aliment.

- Euchyme, qui engendre sang temperé.
- Cacochyme, qui engendre sang, auquel l'vn des quatre humeurs surmonte la proportion de la masse sanguinaire temperee, & bien proportionnee.

Aliment cacochyme.

Bilieux.
Phlegmatique.
Melancholique.
Breuuage.
Delatif seulement, eau.
Delatif & nutritif, vin.
Les passions de l'ame.
Ioye.
Tristesse.
Crainte.
Ire.
Anxieté.

La raison pour laquelle les choses dessusdictes sont appellees passions de l'ame, est par ce que par icelle l'ame souffre, & sont principalement & premierement fondees en elle, comme les qualitez corporelles au corps. Et si lesdictes passions font quelque transmutation au corps, ce prouient

pour la colligance & consentemẽt mutuel, qui est entre le corps & l'ame, comme dit Aristote parlant de la Physionomie. Tout ainsi que les affections corporelles & qui principalement sont fondees en la temperature du corps, comme santé, maladie, chaleur, froideur, induisent l'ame à consentement, comme il appert en l'homme eschauffé de mouuement, de vin, ou autrement, qui est plus prompt à ire, que autremẽt disposé, lequel aussi est vne fois plus misericordieux, plus hardy ou craintif de la mort, ou autres choses que l'autre, selon la diuersité des dispositions corporelles, & des humeurs estans en iceluy.

La nature desdites passions euoque ioye, ameine la chaleur natu-

relle du cœur à la ſuperficie du corps.

Triſteſſe & crainte reuoquent la chaleur naturelle interieuremẽt vers le centre du corps, mais en diuerſes manieres: car crainte la reuoque ſubtilement dedans le cœur, en ſorte que aucunefois par ſon ſubtil retour en iceluy, elle ſuffoque ſa chaleur naturele & vertu vitale, dont s'enſuit mort. Mais triſteſſe reuoque lentement la chaleur interieurement.

Ire, eſt vne ferueur de ſang & eſprits vitaux, faicte au cœur, de laquelle l'acceſſoire eſt appetit de vengeance. De la connoiſſance de de la nature de ces paſſions, on peut deduire la raiſon, pour laquelle les femmes meurẽt pluſtoſt de ioye que les hõmes, qui ſont de

cœur viril : car vn homme ayant le cœur effeminé, porroit mourir de ioye cõme la femme. Vn cœur dõcques de nature froide, a moindre quantité d'esprits que le chaud : parquoy quãd il est dilaté par el foye, ils s'espãdent hors de luy, parquoy il est destitué d'iceux, & par consequent de sa vertu. Ce qui ne peut ainsi aduenir au cœur chaud & viril, à raison de la force de la vertu vitale, & de l'abondance des esprits vitaux. Et par l'opposite, tristesse fait plustost mourir l'homme que la femme : car l'homme a le cœur plus chaud, & par tristesse la chaleur est reuoquee lentement dedans iceluy, qui le desseche & eschauffe de chaleur contre nature. Vray est toutefois que excessiue tristesse porte incommo-

dité à la femme. Et si quelquefois aduiēnent deux passiõs cõtraires à l'homme tout en vn temps selon diuers obiets, en luy aura mouuemens cõtraires d'esprits, & de chaleur: car combien que selon la speculation de philosophie vniuerselle, il soit impossible qu'vne chose soit meuë de deux mouuemens cõtraires, toutefois parlant medicinalement, il est possible qu'vne chose ayt deux mouuemens contraires, comme prouue Galien au liure *de vsu partium*: pourquoy en l'homme ayant en vn temps passiõs contraires, les mouuemẽs desdites passiõs seront confus en vn.

Des choses contre nature.

Choses contre nature sont choses contraires à nature.

Choses contre nature sont,

Maladie.
Cause de maladie.
Symptomes ou accident de maladie.

Maladie, est vne constitution ou disposition contre nature, qui immediatement fait lesion manifeste aux operations.

Au contraire:

Santé est vne constitution selon nature, rendant les actions du corps humain parfaictes.

Maladie,
Similaire.
Organique.
Commune, qui est solution de continuité.

Maladie similaire.
Simple.
Composee.

Maladie similaire simple.

Chaude.
Froide.
Seiche, humide.

Maladie ſimilaire compoſee.

Chaude & humide.
Chaude & ſeche.
Froide & humide.
Froide & ſeche.

Item maladie ſimilaire.

Vniuerſelle, comme fiéure.
Particuliere, comme froideur de l'eſtomach.
Materielle, qui eſt auec humeur ſuperflu.
Immaterielle, ſans humeur ſuperflu, comme inflammation, appellee par Galien ſeche.

Maladie organique.

En forme.
En magnitude.
En nombre.

En posture.

Maladie en forme.

En figure, comme si ce qui doit estre droict, est faict oblique.

En cauité, comme si les meats sont constipez ou estoupez.

En asperité & lenité, comme si ce qui selon nature doit estre poly, est raboteux, comme l'artere trachee, qui quelque fois est exasperée par fluxion d'humeurs.

Maladie en nombre.

Abondant.

Defaillant.

Maladie en nombre abondant ou superflu.

1. Du genre des choses naturelles, de laquelle la cause est multitude de bonne matiere, comme quand y a six doigts à la main.

2. Du genre des choses contre nature, comme pierre en la vessie, vers aux intestins, polypus au nez.

Maladie en nombre defaillant.

Par ablation totale d'vne partie.

Par ablation non totale.

Maladie en magnitude.

En la premiere formation.

Apres le part.

Maladie en magnitude, & en la premiere formation.

Quãd la partie ou tout le corps est moindre.

Quand elle ou tout le corps est plus grand qu'il n'apartient.

Maladie en magnitude apres le part.

Par croissance excessiue, De quelque partie ou de tout le corps.

Maladie en position.

En posture.

En copulation.

Maladie en posture.

Luxation d'articles complete ou incomplete.

Enterocele. Complete ou incom-
Epiplocele. plete.

Maladie en copulation.

Par relaxation de ligament, comme en la procidence de la matrice.

Par tension de ligament, comme soubs la langue, ce qui vulgairement est dict le filet.

Maladie commune, ou solution de continuité:

En partie similaire.

En partie organique.

Solution de continuité en partie similaire.

En l'os fracture, dicte des

Arabes, algebra.
En la chair, vlcere.
Au nerf, ruption, ou ſpaſma.
Au ligament, apoſpaſma.

Solution de continuité en partie organique, eſt dicte auulſion.

Des cauſes.

Cauſe eſt à l'eſtre, de laquelle s'enſuit autre choſe: ou ſelon Galié, cauſe eſt vne choſe qui à quelque effect peut donner aucune partie de ſa generation.

Cauſe ſelon les philoſophes.
Materielle.
Formelle.
Efficiente.
Finale.

Autre diuiſion de cauſe.
1. Procatartique, ou primitiue.
2. Antecedente.
3. Concauſe.

4. Cooperatiue.
5. Conioincte.
6. Par soy.
7. Par accident.
8. Cause, *sine qua non.*
9. Mediate.
10. Immediate.

Cause primitiue, est celle qui fait le commencement ; puis elle s'absente, comme ire, chaleur, froideur, dont seroit prouenuë fiéure.

Cause antecedente, est celle qui est induicte de la cause primitiue, comme abondance de sang d'aliment copieux.

Cause concause, est celle qui seule peut faire maladie, laquelle toutefois elle fait auec autre cause, comme pierre estant en la vessie, auec vlcere peut faire difficul-

té d'vriner laquelle elle pourroit faire seule.

Cause cooperatiue, est celle qui seule ne peut faire vn effect: mais elle le peut faire aidee d'autre cause, comme debilité de ioincture, ne peut faire maladie qu'articulaire seule: mais elle la peut causer auec superfluité d'humeurs.

Cause conioincte, est celle par la presence de laquelle la maladie est, & quand elle est absente la maladie cesse. Cause par soy, dicte en Latin *Causa per se*, est celle qui est ordonnee à quelque effect, & est exprimee, ou nommee par vn nom, denotant la raison par laquelle elle fait son effect: comme chaleur est cause d'eschaufer: & la chose lucide, de produire lumiere.

Cause par accident, est celle

qui n'est ordonnee à l'effet qu'elle produit, ou qui n'est exprimee par vn nom portant la raison pour laquelle elle produit son effect, cõme froideur eschauffe par accident; & chaleur est cause d'esleuer en haut vne chose aussi par accident, & ce prouient par l'interuention d'vne autre cause: car le froid eschauffe en faisant occlusion des pores, qui empesche l'issue de la chaleur, & le chaud esleue, par ce qu'il rarifie. Aussi quãd vn effect prouiẽt d'vne cause qui n'est ordonnee pour iceluy, elle est cause de luy par accidẽt: cõme faire vne fosse pour plãter vn arbre, est cause de l'inuentiõ d'vn thresor. Toutefois quelquefois selõ Galien, cause par accidẽt, est prinse pour cause mediate, & cause par soy, pour cause immediate.

Cause immediate, eſt celle entre laquelle & ſon effect il n'interuient autre cauſe.

Cauſe mediate, à l'oppoſite.

Des ſymptomes ou accidens.

Symptome.

Generalement.

Proprement.

Symptome generalement, eſt tout ce qui contre nature auient à noſtre corps. Soubs ceſte acception, maladie & toutes les choſes non naturelles ſont contenues ſoubs ſymptome.

Symptome proprement ou ſpecialement, eſt vne choſe contre nature ſuyuant la maladie, comme rougeur, pulſation, douleur, tenſion, ſont ſymptomes du phlegmone.

Symptome proprement.

Affection

Affection contre nature.

Action viciee.

Consequent & dependent des deux comme retention immoderee d'excremens.

Item symptome.

Necessaire comme fievre en pleuresie le plus souuent auenant, comme conuulsion en poincture de nerf.

Indiferent, comme tous en fiévre,

Rare comme syncope en fiéure.

Ainsi on peut appeller symptome de santé, comme bon appetit ou bonne couleur.

Annotation.

Combien que symptome proprement soit affection contre nature suyuant la maladie, comme

l'ombre le corps : toutefois extendant sa signification largement, il est encore double.

De santé, comme bonne couleur, bonne concoction, bon appetit.

De maladie, comme est maintenant predict.

Parquoy selon ceste maniere de parler, aussi que symptome de maladie est vne chose contre nature, suiuant icelle.

Et par ce que le plus souuent les causes sont connues par leurs effects, par la cognoissance que les Logiciens appellent posterieure, & que symptome est effect de maladie, ainsi que maladie est effect de sa cause : à ceste raison les symptomes nous induisent à la cognoissance des maladies, &

lors il ne sont seulement appellez symptomes, mais signes de maladies. Parquoy chacune maladie a certaine collection, ou concours de symptomes, par laquelle elle est connue & iugee. Mais il faut noter que quand les autheurs ont descrit la collection des symptomes de quelque maladie, ils ont descrit lesdicts symptomes d'icelles maladies estans en leur force & estat: car quelque fois en leur cómencemēt elles n'ont tous lesdicts symptomes apparens: parquoy Galien compare auec raison les plantes aux maladies, & les medecins aux iardiniers: car comme les arbres ou herbes naissans de terre n'ont tous les signes qui sont de leur description, comme fleur, fruict, semence: aussi les maladies

en leur naissance n'ont tous les signes qui par apres sont veus en elles en leur accroissement ou estat: parquoy ne sont lors connus, sinon des Medecins experimentez & de bon iugement. Suiuant ceste theorique, si quelque maladie n'auoit les signes par lesquels sa maladie doit estre connuë, le Medecin qui dira le malade n'auoir icelle maladie, ne sera à blasmer : mais si blasme y auoit, plustost seroit-il au cas particulier, qui ne peut estre redigé en art, qui est des choses qui auiennent tousiours, ou le plus souuent, & neglige les choses rares, comme choses qui ne peuuent estre reglees par certains theoremes : parquoy pour l'inconstance des choses particulieres & indues, les sciences &

ars de ne deſcendẽt iuſques à icelles, combien que la practique, & application de leurs theoremes ſoit es choſes particulieres.

FIN.

K iij





APOLOGIE POVR LES Chirurgiens.

Contre ceux qui publient qu'ils ne se doiuent mesler de remettre les os rompus & desmis.



LE vulgaire depuis quelques annees tient vne opinion, que ie dois auec verité, plustost nômer erreur populaire, que les Chirurgiens ne se doiuent in-

gerer de remettre les os rompus ou desmis, & qu'il faut renuoyer toute ceste practique à ceux qu'on appelle renoüeurs, rabilleurs, restaurateurs. Ie me suis tousiours mocqué de cela, & en plusieurs bonnes compagnies ay souuent fait voir le contraire, fondé sur des raisons assez viues, & sur l'experience ordinaire. Mais ayant recogneu en ce voyage de Sauoye, que i'ay fait auec sa Maiesté, que quelques vns vouloient donner authorité à ceste opinion, & s'en seruir comme d'vne loy, la faisant tout doucement glisser parmy les seigneurs de ceste Cour. I'ay pensé qu'il estoit necessaire de faire voir au public, combien sont foibles les fondemens sur

lesquels elle est appuyee. Necessaire (dis-ie) pour l'honneur de toute la Chirurgie, & pour ma deffence particuliere. Toute la Chirurgie y a interest, pource qu'on veut oster & eclipser de sa iurisdiction, deux de ses plus belles parties, qui sont les fractures & luxations : parties si nobles, que les plus grands Medecins & les plus celebres autheurs qui ont escrit de la Chirurgie, se sont pleu à l'esclairer & amplifier. Quant à moy, outre ce qui est du general estant du corps, & faisant profession de la Chirurgie, i'y suis poussé par des raisons particulieres : on m'a voulu calomnier & accuser de temerité & d'imprudence, pour auoir en la presence d'vn renoüeur

osé remettre vne iambe rompue, ie desiré qu'vn chacun voye que ie le pouuois & deuois faire : & afin qu'on en sache le subiect, ie raconteray fidellement & en peu de mots la verité de ce qui s'est passé.

Sa Majesté ayant le seiziesme du mois de Nouembre, remis le chasteau de Montmeillan en son obeïssance, sur l'aduis qu'il eust que le Duc de Sauoye, auec son armee descendoit le mont sainct Bernard, se resoult de luy aller au deuant, & auec vn temps extremement froid, s'achemine à la Roche, & de là s'en va recognoistre l'armee ennemie, qui estoit logee, & comme retranchee dans vn vallon inaccessible, où ayant seiourné quelque iour, y

laissa Monseigneur le Comte de Soissons, auec le sieur de Lesdiguieres, & vne bonne partie de son armee, & se resoult de s'en aller à Beaufort, qui est vn autre passage par où l'on pouuoit attaquer l'ennemy, où estoient logez Monseigneur de Montpensier, & Monsieur le Duc d'Espernon, auec l'autre partie de l'armee. Ceste iournee fust fort longue & ennuieuse à vn chacun, pour l'incommodité du chemin qui estoit fort estroit, & extremement glissant, accompagné de precipices effroyables, de sorte qu'on estoit contraint d'aller la plusspart du temps à pied. Or entre autres le Seigneur de Sourdeac, homme assez cogneu en ce Royaume, tant pour le rang

de sa maison, que pour les seruices signalez qu'il a fait à ceste Couronne, & qui est pour ceste occasion fort aymé & fauorisé de sa Maiesté, voulant suiure de pres le Roy, par vn malheur cheut sous son cheual, & se rompit la iambe. On crie de tous costez au secours, chacun recherche & appelle Martel, on le conduit auec beaucoup de peine au logis. Là se treuuent vn peu apres M. Iarret chirurgien du Roy, & vn renoüeur. I'y accours à ce bruit, & ayant receu le commandement de sa Majesté de le panser, que m'apporta le Sieur du Laurens son Medecin ordinaire, ie commence à faire mon appareil, & dis aux deux autres qu'ils couppassent la botte & descou-

uriſſent la iambe, le tout eſtant preparé ie m'approche pour recognoiſtre la fracture, ie treuue que les deux os eſtoient rompus au bas aſſez pres des cheuilles, & comme ie me diſpoſai à panſer le malade & remetre la fracture, le renoüeur me dit tout haut que ie m'oſte de là, & que ce n'eſt point mon meſtier. Ie replique que ie le ſçay & dois faire: & apres auoir vn peu conteſté à mon grand regret, au preiudice du malade, & à la veuë de pluſieurs aſſiſtans, ie remets fort bien la fracture. Sur ceſte diſpute & contention le bruit court par tout que i'ay tort, & vient iuſques aux oreilles de ſa Maieſté. Voilà la verité de ce qui s'eſt paſſé. Qu'vn chacun donc iuge par là, ſi eſtant

le plus vieux de la compagnie enuoyé de la part du Roy, & en ayāt eu le cōmandement expres, estant depuis tant d'annees experimenté en ceste matiere, ayant guery vne infinité de fractures, tant simples qu'auec playe, si dis-ie, ce n'estoit pas de mon deuoir de remettre la fracture dudit Seigneur de Sourdeac, & cependant plusieurs se sont scandalisez de ce qu'vn renoüeur estant present, i'ay voulu faire ceste operation, croyans qu'il n'appartient qu'aux seuls renoüeurs de remettre les os rompus ou desmis. Ie veux maintenant faire voir à vn chacun que les Chirurgiens doiuent & peuuent aussi bien remettre les fractures & luxations que ces rabilleurs.

La Chirurgie estant vne des plus nobles & belles parties de la Medecine, tant pour sa certitude (car ses operations sont asseurees) que pour auoir esté du temps des Grecs, exercee par les Princes & grands Seigneurs, a vne fort grande estenduë, & contient beaucoup plus de choses que le vulgaire ne s'est imaginé. On la diuise ordinairement en cinq parties. La premiere traite des tumeurs que le commun appelle apostemes, qui sont maladies en grandeur & quátité augmentee. La seconde est des playes, qu'on definit solution de continuité recente & sanglante faicte aux parties molles. La troisiesme des vlceres, la quatriesme des fractures qui appartiennent aux os, & la derniere des luxa-

tions, quand les os sont hors de leur place & situation naturelle. Puis donc que ces deux parties sont comprinses dans l'estenduë de la chirurgie, & ont besoin de l'operation manuelle, pourquoy est-ce qu'on les voudra auiourd'huy bannir de la iurisdiction du Chirurgien?

C'est vne chose toute asseuree que les plus celebres autheurs qui ont escrit de la chirurgie, ont tousiours fait vn traicté particulier des fractures & luxations. Hippocrate en a fait des liures si admirables que i'ay souuent ouy dire à de grands personnages que ce sont les plus parfaicts, & les plus accomplis de tous les siens. Car auāt que parler de l'os rompu ou desmis, il fait vne belle description de

l'os, & enseigne quelle est la forme, situation, grandeur, connexion, monstrant par là que quiconque se veut mesler de remettre les os, doit auoir vne parfaicte cognoissãce de leur nature. Apres cela il explique toutes les differences des fractures & luxations, & en fin il enseigne les moyens de les remettre. Ces liures ont esté trouuez si beaux que Galien qui a esté vne seconde lumiere en la Medecine, les a voulu esclaircir & illustrer de beaux commentaires qui ont esté reueus par Vidus Vidius, & depuis mis en langue Françoise, pour estre publiez parmy tous ceux qui font profession de la chirurgie. Ie demanderois volontiers si ces liures sont parti-

cusierem ẽt dediez aux renoüeurs. Ne les lit on pas ordinairement aux eſcholes de chirurgie & pour quel autre ſubiect, ſinon pour leur apprendre la façon de remettre les os?

Dauantage pourquoy eſt-ce que dans nos cabinets nous tenons des ſcelets qu'on appelle anatomies ſeches? Pourquoy eſt ce que nos Docteurs prennent la peine de nous lire, & interpreter le liure des os, ſi ce n'eſt pour nous apprendre les maladies qui arriuent aux os, & les moyens de les guerir? Galien tout au commencement du liure des os, a fort bien expliqué cela. Il faut dit il, que le Medecin ayt vne particuliere cognoiſſance de la nature des os, de leur quantité

& qualité, car comment pourra-il remettre vn os en sa place, s'il ne sçait quelle est la situation naturelle? Tout ce qui est en la Medecine (dit il) a pour but ce qui est selon nature. Qui doncques pourra mieux remettre les os, & guerir leurs maladies, que ceux qui ont vne parfaicte cognoissance de leur nature, i'entens de leur figure, quantité, substance, situation, connexion, articulation, parties, comme apophises, epiphises?

I'adiousteray encore vne autre raison, que si le Chirurgien traicte les fractures compliquees auec playe, tumeur, vlcere, il peut à plus forte raison, & auec plus de facilité panser les fractures simples: or est-il qu'aux grands fracats des os qui se font des coups

de pistolets, d'arquebuses & du canon mesme, on n'a recours qu'aux bons Chirurgiens. Nous l'auons veu en la personne de Monsieur le Baron de Terme, au siege de la Feire, qui eust vn coup de canon à la iambe, qui luy brisat tous les os. on ne courut point aux renoüeurs, on vint à nostre secours, & fust tres-bien pansé par Monsieur Portal, premier Chirurgien du Roy, & par moy auec l'assistance de Messieurs de la Riuiere & du Laurens.

Ie sçay bien qu'on pourra alleguer que la Chirurgie ayant plusieurs parties, & ne pouuant estre exactement cognuë & pratiquee en toutes, par vn homme seul, il est plus raisonnable de laisser les tumeurs, vlceres &

playes aux Chirurgiens, & les fractures & luxations aux renoüeurs. Ainsi me souuiens auoir leu & ouy dire autrefois que les Chirurgiens & Operateurs estoiét distinguez selon la diuersité des parties du corps. Les vns se mesloient seulement de guerir les yeux & estoient nommez oculistes, les autres s'amusoient à refaire les nez, comme encore pour le iourd'huy en Calabre il y en a qui ont ceste seule pratique en vsage, les autres s'adonnoient à tirer la pierre de la vessie, & de ceux la parle le diuin Hippocrate, en son serment solennel, protestant de ne s'en mesler iamais, mais d'en laisser toute la practique à ceux qu'il appelle experts. Il semble donc

que ceste cognoissance de remettre les os rompus ou desmis, appartient plustost aux artisans particuliers qu'on nomme renoüeurs, qu'aux Chirurgiens qui sont assez empeschez à apprendre les autres parties de la Chirurgie.

Mais ie leur respondray en vn mot qu'il est auiourd'huy autant necessaire au bon Chirurgien, de traicter vne fracture, comme de panser vne apostume ou vne playe, ma raison est toute claire. La Chirurgie a esté fort cherie & estimee des Rois & grands Seigneurs, pource qu'elle leur apportoit du soulagement aux blessures, & du temps de ce siege tant renommé de Troye, Podalyrius & Machaon, ont esté fort

honorés, pource qu'ils se mesloiēt de panser les playes, de sorte qu'il semble que la plus noble partie de la Chirurgie, & qui fait plus rechercher le Chirurgien, soit celle qui traicte les playes. Or est-il que la plus part des playes & blesseures que nos soldats reçoiuent aujourd'huy aux armees, estant faictes par des bastons à feu, sont accompagnees de fractions & briseures d'os. Il faut donc que le Chirurgien aye la cognoissance parfaicte des fractures, ou bien qu'il mene tousiours en crouppe & qu'il tienne vn renoüeur pendu à sa ceinture, à fin que l'vn remette la fracture & l'autre panse la playe.

Mais qu'est-il de besoin d'alleguer toutes ces raisons, veu que

l'experience ordinaire nous sert d'vn tesmoignage tres-asseuré? Combien y a il de Chirurgiens en France qui sçauent fort bien remettre vne fracture, & qui ont vne parfaicte cognoissance des bandages, qui est le point principal de ceste practique. Il ne seroit point seant que ie misse moy-mesme en auant vne infinité d'experiences que i'ay faictes sur des bras & des iambes rompues sans playe,& auec playe, les enuieux peut estre n'y adiousteroient point de foy. Ie me contenteray d'alleguer deux histoires arriuees en mesme temps & à la veue de toute la Cour, pour confirmation de mon dire. Le seziesme iour de Nouembre le Roy estant party de Mont-meillan auec vn temps ex-

tremement froid, les chemins estans fort glissants, le Baron de la Glette lieutenant de la compagnie de Monsieur le Duc d'Eguillon, tomba & se rompit le bras tout net, nonobstant cela il ne laissoit pas de suiure sa Maiesté, pour l'enuie qu'il auoit de le seruir sur le bruit qui couroit par tout de la bataille, mais sa Maiesté en estant aduertie, luy commanda de se retirer & de se faire panser: on cherche des Chirurgiens par tout. Ie me rencontray là de bonne fortune, & pensant prendre vn sac de cuir plein de remedes, que ie porte ordinairement à l'arçon de la selle, pour les accidens soudains qui peuuent arriuer, ie treuue que quelque bon compagnon l'auoit emporté, croyant qu'il

qu'il y euſt quelque choſe de meilleur. Ie ne demeure point pour cela court, ie fais promptement coucher le malade à terre ſur des manteaux, ie prends vne vieille ſeruiette qu'vn des ſiens portoit pour en faire des bandes & des compreſſes. Ie me ſaiſis d'vne bouteille de gros vin, qu'vn valet portoit, & ayant trempé mes compreſſes dans ce gros vin (car d'attendre du vinaigre & de tous ces aſtringens qu'on a accouſtumé d'vſer, il n'y auoit point d'apparence eſtant eſloigné de tous ſecours) ie panſis fort bien le bras, & n'ayant point d'eſcliſſes ie fis ſoudain rompre le fourreau d'vne eſpee, & pour le reſte des bandes ie me ſeruy de iarretieres. En fin i'eu-

ſay de telle induſtrie, & remis ſi bien ceſte fracture qu'il s'en alla à Chambery, ſans ſentir aucune douleur, & pource que ie luy auois conſeillé de faire voir ſon bras à vn honneſte Chirurgien dudit lieu, il ne manqua pas de le luy monſtrer. Ledit Chirurgien luy ayant demandé s'il y ſentoit quelque douleur, & ayant ſçeu du malade qu'il n'en auoit point, fuſt d'aduis qu'on n'y touchaſt point: en fin ledit Baron ſeiourne quelques iours, & voulant s'en aller à Lyon, le Chirurgien fuſt d'aduis de faire le ſecond appareil. Ayant donc deſcouuert le bras, & le voyant tout vny, il croyoit qu'il n'y auoit point eu de fracture, & ſi le Gentilhomme ne l'en euſt aſſeuré, il en euſt aucunement douté. Voi-

là comme en pleine campagne, desnué de tous secours & des remedes ordinaires, i'ay fort bien remis ce bras rompu. L'autre histoire est de mesme temps, c'est à dire quatre iours apres le Sieur de Sourdeac, s'estant rompu la iambe, comme i'ay desia dit, i'eus cōmandement de sa Maiesté de l'aller panser. Ie la remis fort bien & au bandage, i'y apportay quelque chose de particulier, car ie me mocque de ces rabilleurs ordinaires, qui ayant mis la iambe en vne posture, veulent contraindre le malade de ne la bouger iamais d'vn lieu: ie les accommode de façon qu'il leur est loisible de remuer la iambe & la tourner tantost çà, tantost là: & en cela i'apporte beaucoup de soulagement

au malade. Ie me ris aussi de ceux la qui pensent, quand on a remis vne fracture, si le malade sent quelques douleurs, que la fracture n'est pas bien remise : & quoy ne voyent-ils pas ordinairement qu'vne simple cheutte, vne legere contusion, si elle se fait aux parties sensibles, nerueuses & mẽbraneuses à accoustumé d'apporter de grandes douleurs : pourquoy donc là où outre la contusion il y a vn fracas des os, ne sentira quelque fois le malade des douleurs extremes, encore que la fracture soit bien remise ? Or pour reuenir à mon propos ayant pansé ledit Sieur pour le premier appareil, on ne fut pas d'aduis d'y toucher que le iour qu'il voulust partir pour s'en aller. Là se

trouuerent les Sieurs de la Riuiere, premier Medecin de sa Maiesté, recogneu par tout ce Royaume pour sa rare doctrine & singuliere experience, & du Laurens Medecin ordinaire, qui par ses graues discours, & par ces beaux escrits est assez cogneu par tout. Lesdits Sieurs disie, ayans veu la iambe debandee, & voyant l'esgalité qui y estoit, iugerent tres-bien qu'elle auoit esté bien remise, & ne furent pas d'aduis qu'on ostast le premier deffensif, qui estoit d'vn linge bien deslié : de sorte qu'on rebanda là dessus, & mist-on l'apresdinee ledit Sieur de Sourdeac en chemin, qui depuis s'est bien porté, & espere que dans peu de iours il commencera à marcher.

Ie pourrois mettre en auant vne infinité d'autres histoires, & telles practiques que i'ay faittes, & entre autres de deux qui eurent le bras rompu par deux fois, la seconde fracture s'estant faicte sur le calus qui estoit encore fort mol, & tel qu'on l'eust peu coupper auec le rasoir, il fallut bien apporter de l'inuention & de l'artifice extraordinaire, cependant auec l'aide de Dieu ie les guery fort bien. Vn chacun donc peut cognoistre par ce discours qu'vn bon Chirurgien qui a la cognoissance de l'Anatomie, doit & peut aussi bien panser les maladies des os, que font les renoüeurs, qui sont bien souuent ignorans. Et quand le plus habile Chirurgien de France auroit bien remis vne fracture, s'ils y mettent

la main, ils treuuent tousiours qu'il y a quelque petit osselet qui n'est pas bien remis. Ie raconteray sur ce subiect vne histoire plaisante que i'ay veu. Il y a quelques annees qu'vn Gentilhomme de Normandie tomba de son cheual, & se fit vne grande contusion vers les cheuilles du pied, sans toutefois qu'il y eust ny fracture, ny dislocation: ie pansay ce Gentil-homme auec tout le soing qu'il me fust possible, & ne peus si bien faire, que la douleur ne le trauaillat vn mois durãt, quelques vns de ses voisins voyant la longueur du mal, luy mettent en fantasie qu'il falloit auoir vn renoüeur qui estoit au païs, & que l'os deuoit estre rompu ou démis. Ie fus aduerty du tout par le Gentilhomme mesme, & apres l'auoir

asseuré sur mon honneur qu'il n'y
auoit point de mal à l'os, ie fus
d'aduis qu'ō fist venir ce renoüeur:
& pour faire cognoistre sa suffi-
sance, ie prens l'autre iambe du
Gentil homme, ie la bande &
mets vn grand emplastre sur la
cheuille, luy disant qu'il feignist
d'auoir son mal là. Mon homme
arriué, desbande la iambe, oste
l'emplastre & commēce à secoüer
la teste, disant qu'il ne s'estonnoit
pas s'il auoit de si grandes dou-
leurs, veu qu'il y auoit deux petits
os qui estoient hors de leur place.
Le Gentil-homme le prie d'y ad-
uiser bien de pres, d'autant que
Martel l'auoit fort asseuré qu'il
n'y auoit rien de démis ny de
rompu, il replique que si, en fin
l'impatience prend ce Gentil-hō-
me &

me & commence à dire à l'autre qu'il estoit vn affronteur, & le fit chasser de là. Voyla comme il y a de l'abus par tout. Ie n'entends pas pour tout cecy taxer les habiles renoüeurs, i'en cognois à Paris, à Roüen, & en plusieurs autres lieux de fort experimentez, & ausquels ie m'asseurerois bien. Ie ne parle que de ces glorieux & nouueaux venus, qui ne pensent rien de bien fait que ce qui a passé par leurs mains. Et pour conclurre ce discours, ie soustiens contre tous ceux qui m'ont voulu calomnier, que ie n'ay point temerairement ou imprudemment fait de remettre la iambe de Monsieur de Sourdeac, en la presence d'vn renoüeur, d'autant que i'estois fort asseuré de le pouuoir bien faire,

& que sa Majesté me l'auoit commandé. Le succés qui est tres-heureux en rend vn asseuré tesmoignage.

Paradoxes tres-veritables sur la practique de Chirurgie.

DEpuis le temps que ie commence à practiquer ie confesse auoir fait vne infinité de fautes, pource que ie faisois comme les autres, & me fondois sur ceste vieille erreur qu'il faut suiure le grand chemin des vaches: mais la longue experience m'ayant rendu sage, ie me suis retiré de tout plein d'opinions que la plus part des Chirurgiens tiennẽt pour le iourd'huy, & pource que nous ne sommes pas seulement nays pour nous,

ie penſerois faire tort à la poſterité ſi ie ne leur deſcouurois ce qu'en prattiquant, i'ay trouué tres-veritable. Ie mettray donc quelques ſentences en auant que i'appelle Paradoxes pour eſtre eſloignees de l'opinion vulgaire.

Premier Paradoxe.

LEs playes de teſtes ne doiuent eſtre ſi ſouuent deſcouuertes.

Explication.

LA practique ordinaire eſt de deſcouurir la fracture qui eſt à l'os de la teſte auſſitoſt qu'il y en a quelque apparence, on fait vne grande inciſion en croix, & deſ-

couure on de l'os plus qu'il ne faut. Apres on a accoustumé de descouurir, c'est à dire de panser vne ou deux fois le iour les playes de teste. Ie dis que la fracture simple de la teste se peut guerir sans estre descouuerte, & que le moins qu'on peut penser les playes de teste, c'est à dire les monstrer à l'air, c'est le meilleur. Ce sont deux points que ie veux prouuer: quant au premier ie dis que comme aux autres os vne simple fente, sans qu'il y ait playe à la chair, se remet par l'aide seule de la nature, aussi aux os de la teste pourueu que rien ne presse la dure mere, la simple fracture se remettra & qu'il ne sert de rien de la descouurir ny de faire vne incision. Hippo-

crate ſemble confirmer ceſte opinion en ſon liure des playes de teſte, & Vidus Vidius auſſi en ſon commentaire, comme fait auſſi vn Medecin Italien nommé Arceus, ie l'ay ſouuent pratiqué & m'en ſuis bien trouué. A Roüen vn garçon de la cuiſine du Roy, euſt vne grande fracture à la teſte, tous mes compagnons eſtoient d'aduis de découurir l'os, i'opiniaſtray ſeul au contraire, & mis ſeulement vn bon emplaſtre ſur la teſte, que i'y laiſſay huict iours entiers ſans le bouger. Il guerit parfaittement & ſe porte bien pour le iourd'huy. Quand à l'autre point ie dy qu'il ne faut point ſi ſouuent panſer les playes, pource que lors que le medicament commence à faire

son effect tu l'ostes, & puis l'air exterieur offence merueilleusement les os, empesche la suppuration qui est vn ouurage de la seule chaleur naturelle, laquelle tu fais exhaler par ceste si frequente descouuerte, empesche la regeneration de la chair, & du callus qui se doit faire.

Second Paradoxe.

L'Os de la teste descouuert, doit estre le plus promptement couuert qu'il se pourra & ne faut tousiours attendre l'exfoliation.

Explication.

C'Est vne erreur bien grande d'attendre que l'os s'exfolie, & de le charger de ces gros rondeaux de charpy qui sont durs comme bois, ie dis qu'il le faut promptement couurir de sa chair, & que plusieurs blessez meurent, attendant que l'exfoliatiõ se fasse: Or i'enseigneray vn moyen prõpt & asseuré pour couurir l'os, il faut prẽdre le trepan auec son aiguille & faire plusieurs petits trous qui penetreront iusques au diploe, tu verras incontinent par ces petits trous sortir & renaistre la chair qui recouurira ton os. I'ay souuent fait ceste pratique, & auec vn heureux succés. Et puis pourquoy veux-tu

que l'os s'exfolie toufiours s'il n'eſt gaſté & alteré?ce qui l'altere & qui le noircit eſt l'air exterieur , & pourquoy le preſentes tu ſi ſouuent à l'air? laiſſe-le , couuert de ton medicament, & le couure le plus promptement que tu pourras de ſa chair. S'il eſt fort noircy & comme pourry , i'aduouë qu'il le faut oſter, pource que le vif & le mort qui different en eſpece ne peuuent compatir enſemble: mais s'il demeure en ſa blancheur eſgalité & poliſſure , comme tu le peux faire demeurer, couure le quant & quand par l'artifice que ie t'ay enſeigné.

Troiſieſme Paradoxe.

LEs maladies des yeux qui ſont en grand nombre , ſe peu-

uent guerir par vn ſeul remede qui eſt le cantere appliqué derriere l'oreille.

Explication.

CE n'eſt pas ſans raiſon qu'anciennement on auoit deſtiné des Medecins pour les yeux, & qu'auiourd'huy cela s'obſerue encore, on les nomme Oculiſtes, pource que l'œil eſt ſubiet à vne infinité de maladies qui paſſent bien le nombre de cent. Or la pluſpart de ces maladies ſe font par defluxion, d'autant que l'œil eſt proche d'vne grande ſource, d'vne grande glande, i'entens le cerueau qui eſt le ſiege du froid & de l'humide, ayant ſa ſubſtance moelleuſe, ſa figure diſpoſee

à receuoir & sa situation haute: l'œil d'autre costé est dur, temperemment froid, tout composé en ses principales parties d'eau, de verre, de cristal, de sorte qu'il reçoit aisément la descharge du cerueau : de la viennent les inflammations, les larmes continuelles, les broüillats & nuages qui couurent la veuë, la confusion & impureté des humeurs. Or ie dis que toutes ces maladies qui ont vne cause antecedente se guerissent par vn seul remede qui est le cautere. Ie sçay bien que les anciens, & les modernes ordonnent vne infinité de collyres, eaux, pouldres, vnguens, mais ie suis de l'aduis d'vn vieux practicien, qu'il faut appliquer tous ces remedes auec le coude.

Le cautere euacue & destourne peu à peu ceste humeur superfluë qui se iette sur l'œil, de sorte que ce qui reste à l'œil, qu'on appelle en termes vulgaires, cause conioincte, est facilement dompté par la nature qui est celle (comme dit Hippocrate au second de ses Epidemies) qui guerit les maladies. Or ce cautere se peut appliquer en plusieurs endroits. Il y en a qui l'appliquent au dessus de la teste, vers la conionction des deux sutures, les autres au derriere, entre la premiere & seconde vertebre: mais moy estant instruit par l'experience & les grandes pratiques que i'ay faictes & fais tous les iours, ie les applique au derriere de l'oreille, à ceste peti-

te cauité qui y est. Le Lecteur ne trouuera point, outre l'experience qu'il pourra faire quand il luy plaira, mes raisons mauuaises. En ceste partie, i'entends au derriere de l'oreille, ou bien pres de la, nature a logé de certaines glandes pour receuoir la descharge du cerueau, le commun les appelle emõctoires, de sorte qu'aux maladies du cerueau nous voyons que la nature fait souuent des crises par ceste voye là, faisant des tumeurs qu'on nomme parotides. Le Medecin doncques qui est ministre de la nature, & qui la doit imiter le plus qu'il peut, doit pour la descharge du cerueau appliquer son cautere auprés de cest emonctoire. Dauantage il est tout certain que les veines qui vont à l'exte-

rieur de l'œil, du front, des temples viẽnent de la iugulaire externe, laquelle passe par derriere l'oreille, de sorte qu'appliquant le cautere bien pres de ceste veine, tu la descharge, & couppe le chemin à l'humeur qui monte. I'ay veu vne infinité de personnes qu'õ tenoit pour deplorees, qui auoient de grandes tayes à l'œil, de chairs superflues qui leur couuroiẽt tout l'œil, gueries par ce seul remede, les vniuersels toutesfois ayans precedé, lesquels ie laisse tousiours à messieurs les Medecins.

Quatriesme Paradoxe.

AVx playes d'harquebuse, & des bastons à feu, voire aux autres mesmes, il n'est pas bon

d'y mettre tousiours de tentes.

Explication.

LA practique ordinaire est de mettre en toute sorte de playe de tentes, pour la tenir ouuerte & empescher que la matiere ne se retienne. Mais moy au contraire ie tiens que les tentes seruent plustost d'empeschement, & apportent de grands accidens qui rendent apres les playes plus difficiles à guerir. Premierement ces grosses & dures tentes, fermans entierement l'orifice de la playe, empeschent que la matiere ne sorte, & qu'il ne se face aucune exhalation des vapeurs pourries, de sorte que la matiere croupissant, fait bien

ſouuent des ſinuoſités aux parties ſaines, outre cela il arriue, que ces groſſes tentes faiſant dilatatiõ des parties bleſſees, qui ſont bien plus ſenſibles que les ſaines, pource qu'elles ſont deſpoüillees de leur couuerture naturelle, qui les deffendoit des iniures externes, ces tentes dis-ie cauſent de grandes douleurs, la douleur fait attraction des eſprits, & des humeurs, les humeurs arriuantes à la partie foible, en plus grande quantité qu'il ne faut, font vne inflammation, à laquelle ſuruient ſouuent vne fieure, & en fin la mort. Nous auons veu aux guerrrs du Dauphiné, de Sauoye, & en Languedoc meſmes, vne ſecte de Chirurgiens qui panſent les bleſſez ſans douleur. I'ay eſté curieux de ſçauoir

de quel artifice ils vsoient, i'ay trouué qu'ils n'ont point d'autre finesse que de ne mettre point de tentes. Cependant ils se glorifient d'estre inuenteurs de ceste nouuelle façon de pratiquer : & tout le monde sçait en ceste Cour qu'il y a plus de quinze ans que ie crie apres cela. I'adiousteray aux deux premieres raisons ceste troisiesme, que ces grosses & dures tentes pressant l'artere qui doit battre librement, empeschent que l'esprit vital ne reluit pas bien à la partie, de sorte que la gangrene s'y met ordinairement. I'allegueray sur ce propos ce que i'ay veu, vn Gentil-homme de qualité auquel pour auoir voulu trop serrer vne veine & artere, qui estoient ouuertes, la gangrene se mit au bras
&

& mourut. Qu'vn chacun donc soit aduisé aux bandages, & aux tentes. Ie veux bien cependant aduertir les Chirurgiens, qu'il y a certaines playes, ausquelles les tentes sont necessaires, comme à celles de la poictrine, i'entends s'il y a quelque partie interne blessee, pource que la matiere s'euacuë plus aisément par l'ouuerture, que par la bouche, & mesmes nous sommes contraints d'ouurir les Empyiques par le costé, pour en sortir le pus: de façon que ie condamne ceste nouuelle secte, qui tient qu'il ne faut iamais mettre de tente.

Cinquiesme Paradoxe.

LA plus grande partie des playes, se peut guerir par vn

ſimple remede qui eſt, ou l'eau commune, ou l'huile.

Explication.

IE ne doubte point qu'vne infinité de Chirurgiens ne treuuent eſtrange ceſte propoſition, & qu'ils ne me reprochent ce que iadis on reprochoit à ceux qui vouloient guerir toutes les maladies par vn collyre: mais l'experience que i'en ay faicte, & la verité qui a plus de force que tout, me contraignent de ſouſtenir ce Paradoxe. Ie dis donc que les playes ſe peuuent guerir par vn ſimple remede qui eſt ou l'eau, ou l'huile. Quant à l'eau toute pure, & nullement mixtionnee, ie l'ay il y a quinze ou

seize ans, assez prouué en vn petit discours qui est imprimé sous mon nom, auquel a voulu contredire vn Chirurgien de Vendosme nommé Dionise, lequel pour toute raison n'allegue sinon qu'il ne l'a iamais ouy dire ny veu practiquer, comme si nous estions si miserables qu'il ne nous fust pas permis d'inuenter quelque chose de nouueau. Nous sommes, dit le bon Guidon, sur le col du Geant, c'est à dire nous voyons ce que nos peres ont veu, & voyons par dessus eux quelque chose, mais il y a certaines personnes qui ont la ceruelle teincte en escarlatte, & quand ils ont vne fois chaussé quelque opinion, il est malaisé de la leur oster. Ils met-

tent tousiours en auant la coustume, & moy ie croy que c'est vne espece de tyrannie, d'alleguer seulement la coustume, si elle n'est appuyee de quelque raison. Ie dis donc encore vne fois, que i'ay traicté plusieurs playes auec l'eau seule, & estant aux armees, depourueu de tout autre remede, & en ay veu des succez tres-heureux. D'en dire toutes les raisons, ie n'y suis pas tenu : car combien voyons-nous d'effects desquels la cause est incognue aux plus grands personnages, & à ceux qui ont employé tout leur aage, à l'estude de Philosophie? Mais ie pense qu'vn des principaux moyens pour haster la guerison des playes, est de la tenir bien nette : or est-il que l'eau la nettoye, & deterge bien fort.

L'eau par sa froideur empesche l'inflammation, tempere l'ardeur des humeurs, les repousse ailleurs, & sert d'vn repercussif : ioint que l'eau est vn corps charnu, reünit la chaleur, laquelle estant le principal instrument de l'ame, & de la nature, haste la suppuration, si elle se doit faire, fait la regeneration de la chair, & en somme, s'il y a quelque chose d'estrange ou d'ennemy, le chasse. Quant à l'huile commune, ie croy qu'elle sert, pource que c'est vne espece de baulme, qui a de l'amitié à la nature, & ie tiẽs que tous remedes qui peuuent conseruer la temperature de la partie, & fortifier la nature, font des effects admirables, & contraires. Combien voyons nous d'emplastres, d'onguens,

d'eaux qui seruent à des maladies contraires, qui arrestent le sang, & qui prouoquent, qui attirent & repoussent, qui eschauffent & refroidissent? N'est-ce pas pource qu'ils ont vne temperature semblable à la nostre, & vne affinité à la nature, de sorte qu'elle se rend en fin maistresse, & encore qu'elle ne soit apprinse de personne, fait toutesfois les choses comme si elle estoit sçauante, & guidee par la raison. Il y a en Languedoc, Dauphiné, & Prouence, vne secte de Chirurgiens, comme i'ay desia dit, qui guerit toute sorte de playes, auec l'huile seule, & la fueille de chou. Ie ne m'oppose point à leur practique, veü qu'on en voit de beaux effects. Mais ie

les blasme d'vne trop grande licẽce & presomption, pource qu'ils veulent permettre au malade toute sorte de viande, ne luy ostent point le vin, & se mocquent des saignees & purgations. Ie crois qu'ils font cela pour estre mieux suiuis, car les malades naturellement suiuent plustost ce qui leur agree & qui paroit estre plus doux.

Sixiesme Paradoxe.

IL n'est nullement necessaire de sonder si souuent les playes, comme l'on fait.

Explication.

C'Est vne coustume en pratiquant, de sonder cent fois

vne playe ; & s'il y a dix Chirurgiens appellez pour la panser, chacun a son tour, apres auoir gratieusement baisé la sonde, la donnera à son compagnon. Ie dis premierement qu'aux playes où tu vois l'entree & la sortie, il ne te sert de rien d'y fouiller auec ta sonde, car si tu es versé en l'Anatomie, tu dois sçauoir quelles parties sont logees dans l'enclos de ta playe, que si la playe ne trauerse, tu te dois contenter d'auoir bien recognu le fonds sans y retourner si souuent, attendu que par les fondemens que i'ay ietté cy dessus, il n'est point necessaire de mettre tousiours des tentes. I'excepte seulement quand il y a quelque chose d'estrange qu'il faut tirer.

Septiesme Paradoxe.

C'Est vne erreur au couppement des bras & iambes, de r'approcher le cuir & le coudre, & de ne vouloir se seruir du cautere.

Explication.

IGnorance pleine de cruauté, de r'aprocher le cuir d'vn membre couppé, par le moyen d'vne grosse esguille, & faire quatre grands points auec vn gros fil bien redoublé. Et quoy, t'estonnes-tu si le malade sent des douleurs insupportables, tu as scié ton os qui est rude & inégal, tu appuyes la peau qui est vne partie sensible sur l'os, &

fais attrition par ce moyen de toutes ces parties. I'ay veu souuent faire ceste practique, & l'ay permis à mon grand regret, pour n'estre tenu de mes compagnons homme bigearre, & peu sociable; mais vn iour ie fus contraint de crier, on auoit couppé la iambe à vn capitaine, & auoit on ramené la peau de ceste façon. Ce pauure homme crioit sans cesse, & sentoit de grandes douleurs, on luy appliquoit des cataplasmes anodins, mais tout cela pour neant. En fin l'impatience me print, & comme on le vouloit penser, ie iette tous ces cataplasmes, & couppe les points d'esguille qu'on auoit fait: en mesme temps la douleur s'appaisa, & ne sentit plus ces violences. Quant au cautere, ie dy qu'a-

pres auoir couppé vn bras ou vne iãbe & sié l'os, il est necessaire de le cauteriser tu égales l'os, tu fais l'exfoliation, & entretiens la chaleur naturelle de la partie. Au contraire si tu laisses quelque inesgalité en l'os, la regeneration de la chair, & la cicatrisation ne s'y feront iamais si bien. Ie te donneray vn exemple familier pour te faire cõprendre cela. Ceux qui se meslent d'anter ou de greffer, aprés auoir sié l'ante auec vn siot qu'ils appellent, prennent vn ferrement bien trenchant, & auec icelui polissent ce qui a esté sié, de peur qu'il ne demeure aucune inegalité, car s'il demeure en l'ante quelque inegalité, ne t'attends pas qu'elle puisse iamais prendre: ainsi en pourrons nous dire des os.

Huictiesme Paradoxe.

LEs bras & les iambes doiuét estre couppez bien pres des ioinctures.

Explication.

L'Opinion commune est de coupper les membres loin des ioinctures, pource que les playes des ioinctures sont le plus souuent mortelles. Mais ceste raison me semble bien foible, d'autant qu'en couppant les ligamens, les nerfs, les tendons qui s'inserent ordinairementpres des ioinctures pour les mouuoir, ie ne fais point de playes, ie les couppe du tout, & oste la continuation qu'ils ont

auec leur principe, de sorte qu'il ne faut point craindre la conuulsion. Galien escrit en plusieurs endroits que si vn nerf ou tendon n'est qu'à moitié couppé, qu'il le faut coupper du tout, & que c'est le seul moyen d'empescher les accidens. Pourquoy donc craindras-tu de coupper la iambe, ou le bras pres de la ioincture, puis qu'en couppant du tout les tendons, les nerfs, les ligamens, tu euites le danger des conuulsions?

Neufiesme Paradoxe.

LEs bras & les iambes ne doiuent estre couppees le iour mesme de la blesseure, si ce n'est qu'elles ne tinssent à rien.

Explication.

IE n'approuue point ceste pra-ctique de vouloir coupper vn membre, le mesme iour de la blesseure, pource que i'en ay veu arriuer de grands inconueniens, & la raison y est toute euidente. Le malade est fort estonné du coup, son imagination fort troublee, les esprits tous esmeus, de sorte qu'il ne peut porter vne si grande operation. I'ayme mieux les laisser reposer vn iour, les preparer auec des remedes cardiaques & les laisser asseurer. Tu me diras que la gangrene s'y pourra mettre. Mais ie t'estimeray bien pauure Chirurgien, si tu ne la sçais empescher pour vn iour. Pour moy ie n'en vis

iamais arriuer le premier iour qu'vne fois à vn braue & honneste Gentil-homme qui estoit au Roy, nommé Monsieur Dalen. Il auoit esté autrefois blessé d'vne harquebuzade à la cuisse, qui luy auoit emporté vne partie des vaisseaux, il en guerit, mais la partie deuint maigre, & comme en atrophie. Quelques annees apres estant à la Haye, il fust blessé en la mesme partie, d'vn coup qui luy emporta le reste des vaisseaux, c'est à dire des veines & arteres, de sorte que le mesme iour la gangrene s'y mist, pource que les esprits qui donnent la vie, & conseruent la chaleur naturelle de la partie, n'y pouuoient estre conduits, leurs canaux ayant esté couppez & brisez.

Dixiesme Paradoxe.

POur la guerison de la verole, il n'est pas bon de tenir les malades si enfermez.

Explication.

EN la guerison de la verole ils se commettent vn million d'erreurs ; que ie ne veux pas à present descouurir. Ie remets tout cela à vn plus ample & plus particulier discours que i'en ay fait, où ie monstre & enseigne le moyen de bien suer & commodement, le moyen de baner, c'est à dire de prouoquer le flux de bouche, sans vser de l'argent vif, & tout plein d'autres iolies in-

nentions. Ie me contenteray icy de dire que ceux qui frottent & font suer les verolez, ont grand tort de les mettre dans des cachots, où durant quinze iours ils ne laissent aucun air nouueau. Et quoy ne voyent-ils pas que les sueurs & vapeurs pourries qui sortent du malade, infectent l'air, & que le malade venant à respirer ce mesme air infecte de nouueau son poulmon, & par consequent les esprits naturels, vitaux & animaux qui s'engendrent de l'air respiré? I'ay accoustumé de purifier bien la chambre, d'y faire entrer vn air nouueau en ouurant les fenestres, & de peur que le malade ne sente ceste si soudaine alteration, ie l'enferme seulement dans son lict, & peu à peu l'accoustu-

me à ce changement.

Onziesme Paradoxe.

QVand on a opinió que quelqu'vn est infecté de la peste, & que tous les signes y paroissent, si la tumeur ne se presente, on la doit & peut faire venir par artifice.

Explication.

LA peste ayant son essence en l'infection, & pourriture maligne des esprits & des humeurs, n'a point de plus singulier remede que celuy qui chasse du dedans en dehors: & loin des parties nobles ceste infection: C'est pourquoy la nature se sentant at-

taquee de ce venin le chasse, & s'en descharge aux parties les plus viles, & plus foibles, qui sont les glandes appellees du vulgaire emunctoires, pource qu'elles seruent d'esgout, & de cloaque aux parties nobles. Le cerueau a son emunctoire, qui est derriere l'oreille. Le cœur l'a au dessous de l'aisselle. Le foye aux aines. Aussi voyons nous que la peste se manifeste à vn de ces trois endroits, par quelque tumeur que le peuple appelle bosse. Or s'il arriue que la nature se treuue empeschee, & qu'elle ne se descharge point en ses glandes, il ne faut point douter, que le venin demeurant au dedās, ne se rende le maistre. Le Medecin donc qui la doit imiter, & qui doit estre son aide, doit attirer

ces humeurs,& vapeurs infectees, & à la peau, & aux emunctoires: à la peau auec vesicatoires & ventouses, aux emunctoires auec des cauteres, non point communs, mais de ceux qui en peu de temps font vne tumeur grosse comme vn œuf, & ouurent en mesme temps la tumeur: de sorte que ce chemin estant tracé à la nature, elle s'esueille & se descharge par là. I'ay l'inuention de ces cauteres, & les ay fait voir à tout plein de mes amis qui ne le vouloient croire. Ie t'en donneray la description auec la methode que ie promets, de la curation de la verole.

Douziesme Paradoxe.

LEs vnguents qui sont propres pour consommer les carnositez qui s'engendrent dans le canal de l'vrine, appellé *Vretra*, ne doiuent estre portez par la bougie.

Explication.

PLusieurs me blasmeront de vouloir corriger ce qui est de la practique ordinaire, & qui est approuué par les plus sçauans. Mais ie veux qu'ils sçachent que Dieu m'a fait naistre François, c'est à dire franc & libre, & que ie m'appelle aussi de mon nom François. Ie dy donc que de mettre

l'onguent au bout de la bougie, c'est faire bien peu d'effet : car il faut que ce bout passe tout le long de la verge auant qu'il vienne au lieu de la carnosité, de sorte qu'il engresse tout le chemin & s'en rend bien peu au lieu malade. Ie te veux donner vne autre inuention, ayes vne siringue qui aye le bec vn peu long & courbe au bout, mets y par le bout l'onguent qui soit de consistence mediocre, & iette le tout doucement, tu le conduiras iusques au lieu de la carnosité, sans toucher aucune autre partie, & garde toy bien d'irriter & chatoüiller par trop ces parties, pource que la gangrene s'y met aysément.

Treziesme Paradoxe.

LA suppression d'vrine vient souuent sans qu'il y aye aucun empeschement au canal, ny au col de la vessie, soit par carnosité, soit par pierre, & lors succant par le bout de la sonde l'vrine, le malade guerira.

Explication.

IE n'entreprens pas icy d'apporter toutes les causes de la suppression d'vrine, ie laisse ce discours aux Medecins. Ie diray seulement, encore que ie ne sois que Chirurgien, & que ie ne sçache point de Grec ny de Latin, que i'ay veu mourir vne infinité

de perſonnes d'vne ſuppreſſion d'vrine, qui n'auoient ny pierre dans la veſcie, ny carnoſité, ny rien qui bouchat le canal de l'vrine. Que ſi en ce temps la i'euſſe ſceu vn remede que depuis i'ay practiqué heureuſement, ie croy que i'en euſſe ſauué pluſieurs. Ceſte ſuppreſſion vient bien ſouuent d'vne foibleſſe, ie ne ſçay ſi ie la dois nommer paralyſie, ou relaxation des fibres tranſuerſales de la veſcie, de ſorte que ces fibres qui ſont dediees pour l'excretion, ne ſe retirant point comme elles doiuent, ſont cauſe de ceſte retention. Cela arriuant, la veſcie ſe remplit, & ſe tend, l'vrine remonte & regorge dãs les veines, ſuffoque le malade. Le moyen de tirer l'vrine dehors eſt de mettre vn argalié

galie dans la vescie, & puis succer auec la bouche, incontinent l'vrine viendra & sortira toute iusques à vne goutte, par cest artifice qui est de mon inuention, tu sauueras le malade.

I'eusse adiousté vne infinité d'autres sentences & belles practiques que i'ay veües, si le temps & le lieu me l'eussent permis. Excuse donc Lecteur, la rigueur du temps, pource qu'il m'a fallu composer cecy dans les montagnes, & vne infinité d'occupations qui me sont suruenuës: & espere que ie te feray bien tost voir chose qui te contentera. I'auoy vn discours chez moy de la pleuresie que ie desiroy il y a long temps de te faire voir. Mais estant esloigné de ma maison, & n'a-

yant pas la memoire assez heureuse pour me resouuenir de beaucoup de particularitez, ie le remettray à vne autre fois. Ie diray seulement en passant, qu'en ceste espece de maladie, Dieu s'est voulu seruir de moy pour conseruer le plus grand & le plus genereux Roy que la terre porta iamais: C'est ce grand Henry de Bourbon que tout le monde admire pour les vertus & rares perfections que le Ciel luy a liberalement departi, que toute l'Europe craint & redoute pour sa valeur, accompagnee d'vn heur extraordinaire, que i'attribue non point à la fortune, mais à sa prudence & vigilance: que toute la France cherit & ayme, comme estant son liberateur & conseruateur. Il luy ar-

riua l'annee quatre vingts & dix à la Motte Freslon, qu'apres auoir prins beaucoup de fatigue pour secourir vne place qu'on tenoit assiegee, appellee la Ganache, comme cela luy est ordinaire, il se trouua saisi d'vne douleur de costé auec fieure continuë, difficulté grande de respirer, en somme c'estoit vne vraye pleuresie. Ie me trouue pour lors seul aupres de sa Maiesté (i'entens sans Medecin & sans Apotiquaire.) Ie voy d'heure à autre augmenter le mal, elle m'appelle & me dit, Martel ie n'en puis plus, n'attendez point les Medecins, ouurez moy le costé que ie sens plein d'apostume, ou tirez moy tout à cest'heure du sang : i'obeïs promptement à ce commandement, & sans atten-

dre autre aduis, comme il sembloit estre necessaire pour la qualité du malade, ie suiuy ce conseil salutaire. Dieu asseura ma main tremblante, ie saignay promptement sa Maiesté, & tiray la quantité de sang que ie iugeois raisonnable. Lors la respiration se rendit plus libre, la pleuresie suppura & ietta l'apostume par la bouche, & au septiesme iour qui est le Prince & le Roy de tous les critiques, arriua vne crise à ce grand Roy, par vne sueur vniuerselle qui emporta la fieure. De sorte qu'il m'arriua quasi mesme fortune qu'à Critobule Chirurgien tres renômé. Philippe Roy de Macedoine pere de ce grand Alexandre, ayât esté blessé d'vne flesche pres de l'œil, & le fer y estant demeuré, ap-

pella ſon Chirurgien Critobule, & luy commanda d'oſter le fer. Le Chirurgien ſe trouuant ſeul craignoit de faire ceſte operation : en fin pour ſoulager ſon Maiſtre, tira le fer dextrement, & rendit la ſanté à ſon Roy. Tous les Macedoniens le vindrent careſſer, Philippe luy fit des honneurs & le retint touſiours pres de ſa perſonne. Pareille choſe m'arriua en ceſte maladie, ie traictay le Roy par ſon cōmandement, & apres ſa gueriſon ie fus chery & careſſé de tous ſes ſeruiteurs : ſa Maieſté depuis m'a fait l'honneur de ſe ſeruir de moy en pluſieurs occaſions. Ie prie à Dieu de tout mon cœur qu'il le vueille conſeruer longuement pour le repos de ceſt Eſtat, qu'il luy augmente ſes benedictions,

qu'il luy donne bien tost pour le comble de son bonheur, & pour le contentement de tout son peuple, vne belle & bonne lignee: & qu'il me fasse la grace de luy pouuoir continuer longuement mon tres-humble seruice.

FIN.





CONDVITE DV faict de Chirurgie.

Des Indications.



Omme i'estois en propos peu apres Noël dernier passé, de ne plus faire leçon publique de Chirurgie, iusques à quelque tẽps, qui me sembleroit plus commode, afin de vaquer cependant à autres miennes estudes particulieres, cõme les esprits des personnes se recreent & desennuyent de la diuersité des occupations, & aussi qu'il

est raisonnable de laisser quelquefois les affaires d'autruy pour les siennes: mes auditeurs, les compagnons Chirurgiens estudians à Tours, honnestes ieunes hommes, pleins de desir d'apprendre, me sont venus prier de ne les abãdonner du tout, ains leur continuer la lecture encore pour cest an. En quoy voyant leur affection tant bonne, ay consenty, ce que ne leur ay peu refuser honnestement. Car nous ne deuons pas estre tant auaritieux de nostre profit, que la raison n'emporte de nous, que deuions relascher aucunefois quelque chose de nos affaires, pour estre attentifs au profit d'autruy, s'il est ainsi que Dieu mesme le cõmande, & nous monstre & enseigne que nous ne sommes pas du tout

tout nais pour nous mesmes. Et pource leur ay promis de continuer de leur lire, non seulement cest an, ains tousiours tāt que l'opportunité & la commodité de ce faire ne me sera ostee, ce que dautant plus volontiers ie fay, que i'y pren plaisir, non seulement pource que ie voy qu'ils ont bon courage, mais aussi pource qu'ils ont vne certaine façon gentille entre eux, & quasi comme vne petite police, laquelle i'enten que les autres compagnons Chirurgiens obseruent és autres bonnes villes de France, elisant vn d'entre eux pour leur superieur, qu'ils appellent Abbé, auquel ils donnent vn lieutenant, faisans leurs conseillers d'autres : constituans quelque autre pour receueur & procureur de

leur communauté, establissans autres offices & certaines loix, pour regler les compagnons, les contraindre à l'estude, & entretenir en leurs deuoirs. Et desia estois sur la derniere lecture de cest hiuer, & sur le terme de me reposer, quand à la priere susdite ils ont adiousté ceste-cy, que ie fusse content reduire par escrit, auant que les laisser aller sur ma promesse, la maniere de demander & respondre de la cure des vlceres, comme i'ay accoustumé de les instruire, en leur lisant le traité de la mesme matiere, contenu és troisiesme & quatriesme liures de la methode curatiue de Claude Galien : estimans par ce moyen que ie ferois vn grand auantage à eux & aux autres compagnons estudians, pour

ſçauoir bien examiner ceux qui voudront à l'aduenir commencer de practiquer ladite cure des vlceres. Ce que i'ay trouué fort bon: auſſi pource que ce traitté eſt la meilleure partie de la Chirurgie: & veritablement ie l'ay reduit en forme de demandes & reſponſes, ainſi qu'ils m'ont demandé: & ay introduit l'vn d'entre eux, comme celuy qui m'a ſemblé plus ſçauant, & deſia exercité en ceſt art, deuiſant auec moy de ceſte matiere: & le commencement de noſtre deuis eſt tel. A. Nous auons bonne enuie, ſeigneur docteur, d'entendre encore vne fois de vous, par maniere de repetition, tout ce que vous nous auez monſtré ces deux mois derniers paſſez, de la conduite de la cure des vlceres, en nous

lisant les troisiesme & quatriesme liures que Cl. Galien a composez de la methode qu'il faut suiure à guarir les maladies : & voulons bien vous prier de nous faire tant de bien, si vous auez loisir, & il ne vous ennuye. D. Compagnon & amy, y a il chose, qui me donne plus de contentement, que de voir apprendre quelque bonne chose de moy ceux qui m'ont eleu pour leur maistre, mesmement en l'estat & exercice qui m'est commun auec eux? Or ay-ie quelque peu de loisir, encore en ce temps-cy, que les matinees me sont donnees pour vaquer aux estudes des lettres: & la visite ordinaire des malades ne m'a osté la commodité de ce faire à icelle heure: & encore excepté ladite visite, il n'y a

heure du iour en laquelle ie ne voulusse mettre mes plus grandes occupations derriere ceste vostre affection tant honneste. A. Vous ne trouuerez donc pas mauuais que comme vous auez accoustumé de nous interroger sur les leçons que nous auez faites, semblablement à mon tour ie vous interroge des mesmes choses, par maniere d'essayer si i'auray bien retenu ce que nous auez monstré, & si i'ay esté bon disciple. D. Vrayment ie le trouueray bon ainsi, & me plaist fort bien. Car par ce moyen ie cognoistray que n'auez rië oublié de ce qu'auez apprins, & vous entendrez par ordre ce que demandez. A. Vous nous auez enseigné, comme Galien, apres auoir és deux premiers liures de

la methode de guarir les maladies, declaré sommairement qu'elle doit proceder par indication, disputant brauement contre les Empiriques, & tous ceux qui guarissent à l'aduenture, incontinent est venu au troisiesme à declarer particulierement par quelles indications ladite methode doit estre conduite: auquel il dispute fort & ferme contre les medecins de la secte d'vn nommé Thessalus, lesquels n'ont suiuy en la cure de toutes maladies, qu'vne indication vniuerselle prinse de l'essence de la maladie: & pour les confuter, a prins au commencement l'exemple de la cure des vlceres, en laquelle selon leur diuersité a monstré estre besoin de prendre plusieurs & diuerses indications. Et

pource que de là vous auez commencé de nous faire leçon de Chirurgie, il m'a semblé que ie vous doy demander premierement, qu'est-ce que Chirurgie, quelle partie elle est de medecine, puis venir à enquerir des indications, tant en general qu'en especial, de la cure des vlceres, suiuant toutes les autres choses qui vont apres par ordre, selon que nous auõs apprins de vous. Qu'est-ce doncque Chirurgie? D. C'est vn art & habilité de guarir, ditte en Grec Therapeutique, acquise par science & vsage, laquelle guarit les bosses & enleueures outre-naturelles, les playes & vlceres, les froissures & brissemens des os, les dislocations & desiointures desdits os. Car en ces quatre gen-

res de maladie, & non outre, s'estend le fait du Chirurgien. A. Quantes parties sont de medecine? D. Cinq. A. Quelles? D. La premiere est nommee des Grecs Physiologie, laquelle explique les choses naturelles de l'homme, & les choses appartenantes à l'entretenement de la nature d'iceluy: la seconde est dite Pathologie, & Ætiologie, c'est à dire, qui traitte les genres des maladies & les causes d'icelles: la troisiesme est appellee Semiologie, laquelle par certains signes les fait cognoistre: la quatriesme s'appelle Prognostique, laquelle deuine les euenemens des maladies, & ce qu'on en peut esperer ou craindre: la cinquiesme & derniere se nomme Therapeutique, c'est à dire, cura-

tiue, laquelle enseigne les moyens de remedier aux maladies, & ce qu'il faut faire pour les guarir. En toutes ces parties doit s'exercer le Chirurgien, & les auoir deuant les yeux en la cure de chasque maladie. A. Combien y a-il de parties de la Therapeutique? D. Trois: Pharmacie, qui traite des medecines: Chirurgie, des operations manuelles: Diete, du regime. A. Comment se doit traitter la Therapeutique? D. Par methode. A. Qu'est-ce que vous appellez methode? D. C'est comme vne conduite & voye seure pour paruenir à quelque intention: & à la verité, c'est (dit Galien) tout ce qui est contraire à experience. A. Y a il plusieurs especes de methode, & qui sont elles? D. Au-

cunes sont propres à traitter les sciences, & sont departies en trois genres, sçauoir, quand on traitte lesdites sciences par voye, ou de composition, dire en Grec Synthetique, en allant de simple à composé, ou de dissolution, appellee des Grecs Analytique, contraire à la precedente, ou de diuision & definition, que lon nomme Horistique en Grec: lesquels genres de methode Galien a comprins en vn petit liure, qu'il a escrit de l'ordonnance & establissement de l'art de medecine. Les autres especes de methode appartiennent à toutes choses & affaires, qui sont au maniment des hõmes: comme on pourroit dire la methode & conduite de bastir & approprier vn logis, la methode &

conduite du labourage, la methode & conduite du fait de marchãdise, de la guerre ou d'autre chose. A. Quelle est la methode Therapeutique & voye seure de guarir? D. Celle qui conduit & guide par indications. A. Que vaut à dire Indication, qu'est-ce? D. Les medecins vsent de ce mot, qui est propre à eux, & hors de l'vsage commun du vulgaire. Car il faut conceder à chacun estat & mestier certaine façon de parler, qui n'est pas commune aux autres. Les fauconniers ont certain langage, qui leur est propre: aussi ont les mariniers, les laboureurs, les soudats, les artisans, pareillement les Philosophes & gens de lettres parlent de leurs sciences en autres termes que le commun peuple.

Ainsi nous appellons Indication en medecine, comme vne enseigne que le medecin se met deuant les yeux, pour aduiser quel remede il doit prendre pour guarir ou preseruer la personne : tout ainsi comme les enseignes des hostelleries monstrent qu'on y loge les hostes, ou qu'il y a du vin à vendre, & les boites ou bassins pendus aux boutiques des barbiers & chirurgiens donnent à entendre, que leans on fait la barbe, ou guarit les playes.

A. Comment guide par indications la methode de guarir ? D. En deux manieres, sçauoir, par le moyen de les trouuer, & par le moyen de s'en aider.

A. Qui est le moyen de les trouuer & s'addresser deuant les yeux?

D. La ſcience & induſtrie de bien departir & diuiſer. A. Suyuant donc ceſt art de diuiſion, de quãtes eſpeces d'indications s'aide le medecin à trouuer les moyens de guarir? D. On les peut diuiſer & ſeparer en deux manieres: mais la plus commune eſt de trois eſpeces, en diuiſant chacune d'icelles en plusieurs particulieres. La premiere eſt des choſes naturelles: la ſeconde, des choſes non naturelles, c'eſt à dire, hors de l'eſſence naturelle de l'homme: la tierce, eſt des choſes contre nature, iaçoit que Galien reduiſe les deux premiers en vne, au chap. viij du troiſieſme liure de ſa methode. A. Que nous indiquent & enſeignent les choſes naturelles? D. Qu'elles doiuent eſtre conſer-

nces par leur ſemblable : & de ce genre l'indication eſt appellee Conſeruatiue, combiẽ qu'elle ſerue à la cure. A. A quel ſcope & intention s'addreſſent les indicatiõs des choſes non naturelles, c'eſt à dire, qui autrement ſont naturelles, mais hors de la ſubſtance de l'homme ? D. Elles ſe rapportent quaſi aux indications des choſes naturelles d'iceluy, & nous indiquent preſque meſme fin. A. Que nous eſt indiqué & ſignifié par les choſes contre nature ? D. Qu'elles doiuent eſtre oſtees ou prohibees par leur contraire. Et telles indications ſont de deux genres. Car ſi elles ſont prinſes des cauſes exterieures & primitiues nõ permanẽtes, pource qu'elles nous admõneſtent de nous preſeruer, ſont dites

de Galien preseruatiues, au chapitre troisiesme du liure quatriesme de sa methode. Combiẽ que ledit docteur n'ose les appeller proprement indications. Mais si elles sõt prinses de l'essence de la maladie, ou des causes interieures, tant antecedentes que conjointes d'icelle, sont veritablement & proprement nommees curatiues, A. Combien & qui sont les especes des Indicatiõs prinses des choses naturelles, que vous appellez conseruatiues? D. Elles sont plusieurs. Les vnes regardent à la force & vertu de la persõne : pour laquelle conseruer biẽ souuẽt faut laisser la cure principale. Les autres ont la veuë à la tẽperature & cõplexiõ naturelle du corps, de laquelle icelles prẽnẽt le nom, faisant considerer si le corps

est chaud, ou froid, ou sec, ou humide simplement: ou s'il est chaud & humide tout ensēble, ou chaud & sec, ou froid & humide, ou froid & sec: dauantage s'il est cholerique, ou melancholique, ou flegmatique, ou sanguin. Aucunes appartiennent à son habitude, en regardant s'il est delicat, mince, de petite corpulence, ou robuste, charnu, & quarré. Aucunes sont propres de la nature & complexion de la partie où est le mal, de laquelle partie on tire plusieurs aduis & indications: comme de sa substance, si elle est similaire ou organique (ces mots sont propres de l'art de medecine.) De la similaire on regarde si elle est chaude, froide, seiche, humide: ou chaude & seiche, chaude & humide, froide

froide & seiche, froide & humide, & si elle est molle comme la chair, dure comme l'os, moyenne comme le nerf. De l'organique, si elle est principale & noble, ou seruante & moins noble, ou non noble du tout. Pareillemẽt on prend indication de son habitude, ou pour mieux dire comme Aristote, de sa puissance ou impuissance naturelle: comme du sentiment agu & delicat, ou hebeté & lourd, ainsi que Galien escrit en sa methode au liure quatriesme, chapitre septiesme. Item de son essence & composition, c'est à sçauoir, de sa forme, figure, magnitude, nombre de ses parties, de sa colligance, & semblablement de sa situation, finablement de son action & vsage. Car de toutes

ces choses se doiuent prendre indications en la cure du mal, qui aduiët en ladite partie, pour la conseruer en son naturel, luy ostant ce qui est contre naturel. On pourroit cõprendre en ce premier genre d'indicatiõs celle qui est prinse du sexe, pource que c'est vne chose presque naturelle. H. Combien sont, & quelles les indications des choses non naturelles, & qui sont hors de la substãce de la personne? D. Elles sont pareillement de plusieurs especes. Car les vnes sont dites de l'aage, qui est vne chose s'approchant aux naturelles : autres portent le nom des choses qui sont du tout hors la nature de l'hõme, c'est à sçauoir, de l'air, tant celuy de la natiuité & au païs, que celuy de la demeure & qui est habi-

tué de la perſonne : ſemblablement de la ſaiſon de l'annee gardant ſa temperature : auſſi de l'education & accouſtumance. Deſquelles choſes, ainſi comme ſi elles eſtoient naturelles, c'eſt a dire, de la ſubſtance naturelle du corps de la perſonne, l'intention & le but eſt de les conſeruer, & ne dõner à la persõne choſe à elles cõtraire. A. S'éſuit-il par cela que leſdites indicatiõs des choſes ſuſdites, tãt naturelles que preſque naturelles, & celles qui ſont hors de la nature & eſſence de l'hõme, ne tẽdent à autre fin, ſinõ à conſeruer icelles par leurs ſemblables ? D. Il ne s'enſuit pas, car elles ſont auſſi conſiderees & prinſes en intention de ſçauoir & aduiſer, ſi on peut vſer de meſmes medicamens & meſmes

moyens de guarir vne mesme maladie en la diuersité & difference des choses susdites. Par ainsi doncques elles sont aussi nommees curatiues. Car elles nous font entendre & distinguer la diuersité de la cure d'vn mesme genre de maladie en diuers respects, & selon la difference des complexions des corps, des parties du corps, de l'aage, de l'accoustumance, de la saison & des autres choses susdites, desquelles elles sont indications & enseignes : & nous donnent à penser outre cela qu'il aduient aucunefois que la maladie mesme, non seulement n'est guarissable en toutes complexions de personnes, en tout sexe, en toutes parties, en tous aages, en toutes saisons, en tous airs, en toutes cou-

ſtumes & façons de viure : mais auſſi ou elle ſeroit guariſſable, ne ſeroit par meſmes moyens. Car à la verité ils ſont aucunes parties & aucunes perſonnes, aucuns airs, & aucnnes ſaiſons ou diſpoſitions de temps, ou vne meſme maladie n'eſt guariſſable, & és autres ſe peut guarir. A. Cela croy ie bien. Car i'ay ſouuent ouy dire que l'vlcere des poulmons, ou de la partie nerueuſe du diaphragme, ou du dedans de la veſcie, ne ſe peut guarir, ne le chancre vlceré du polype qui eſt au nez, pour le regard de la partie, & n'y a pas remede à la gale Neapolitaine inueteree en vn homme melancholique, pour le regard de ſa complexion: & vaut tant l'indication prinſe du regard de la region & d'vn

pays, que plusieurs dient qu'vne faite en la teste au serein de Naples ou de Rome, mal aisément se guarit. Que diray-ie de l'aage, que beaucoup de maladies ne se guarissent és vieux, qui sont guarissables és ieunes gẽs? D. Il est ainsi: & le diuin Hippocrates escrit assez de choses sẽblables, quãd il dit au liure sixiesme, Aphorisme sixiesme, que la frenesie au dessous de quarante ans ne se guarit point: & au liure second, Aphorisme deuxiesme, les longues maladies de vieillesse, & le mal des reins, & de de la vescie, l'enroüeure, la tous, la courte halene, & plusieurs autres maladies de vieilles gens, les accõpagnent à la mort: & quant à l'endroit des parties, les chancres occultes ne se guarissent, sinõ à grãde

peine, ou pluſtoſt nullement: quãt à la ſaiſon, il eſt aſſez clair, que la fieure quarte enracinee, ne ſe guarit point en hyuer, & bien peu la quotidiane: & ainſi on peut iuger des autres indications. A. Mais de celles qui ſont guariſſables, non toutefois par meſmes moyens, ie deſireroys cela eſtre eſclarcy, & par les menus, & à la verité ie l'entendray mieux, ſi ie vous interroge en ceſte maniere: Voicy vn homme de complexion froide & ſeiche & melancholique, attenué, de petite corpulence, accouſtumé & nourry és eſtudes, demourant és lieux ſolitaires, en pays froid & mal ſain, en maiſon obſcure & mal plaiſante, vſant de gros regime, lequel a la fieure tierce en hyuer, ou vn vlcere

auec flegmon aux yeux, ou bien quelque autre maladie vniuerſelle ou particuliere. Voicy vn autre homme d'autre aage, d'autre complexion naturelle, d'autre corpulence & habitude de corps, d'autre accouſtumance, d'autre regime, d'autre demeure, ayant la meſme maladie, ou en tout le corps, ou en la meſme partie, mais en autre temps: ladite maladie eſt elle guariſſable par meſmes moyens, en l'vn comme en l'autre? D. Non. Car il y a grande difference en toutes indications, tant des choſes naturelles que non naturelles. A. Or ne mettons pas tant de differences enſemble, n'en prenons qu'vne en chacun exemple, & poſons le cas, que toutes les autres choſes ſont ſemblables

&

& s'accordent. Voicy vn homme & vne femme, qui ont vne mesme maladie vniuerselle, comme la fieure, ou vne autre particuliere: sera elle guarie en l'vn comme en l'autre? D. Non: par ce qu'ils sont de diuerse temperature, à cause du sexe. A. En vn corps mol & delicat ou mince, & de rare contexture, la maladie est elle guarissable par mesmes remedes, qu'en vn corps dur, robuste & charnu? D. Non: car autant de difference d'habitudes de corps, autant de medecines differentes. A. Vne fieure de mesme espece, ou vn vlcere, ou vn autre mal se guarit il en vn flegmatique, comme en vn cholerique, en vn corps sec, comme en vn de temperature humide? D. Il n'est possible. Car telle

est l'indication prinse de la complexion de la personne, qu'autant qu'ils sont de cõplexions du corps differentes, autant de remedes differens. A. Parlons de la difference des parties. Deux hommes se trouuent de mesme complexiõ de corps, & qui se ressemblent au reste, ayans vn mesme genre de maladie en diuerses parties: est elle à guarir en l'vn comme en l'autre? D. Vous pouuez penser que non, quand elle seroit encore en vn mesme homme seul. Car autant de parties, autãt de remedes propres à icelles: & autãt que sont de choses à considerer, tant en partie similaire, que organique, autant sont d'indications d'icelles, & par consequent autant de medicamẽs à elles conuenables. Car l'vlcere

des yeux ne se guarit comme celuy des oreilles : le flegmon en la gorge ne se guarit comme en vne autre partie : on ne fait repercussion d'iceluy au commencement aupres de la partie noble, comme au loin d'elle. la solution de continuité ne se guarit en partie nerueuse, comme en partie charnuë, en partie seiche, comme en partie humide. A. Que dirons nous de l'indication de la saison? Il se trouue vne mesme maladie en mesmes parties, ou en mesmes complexions de personnes, mais en diuerses saisons, ou en diuers temps, se guarira elle en vne mesme façon & par mesmes medicamens? D. Il ne se peut faire. Car chacune saison ou disposition du temps requiert son medica-

ment different à l'autre. La medecine ne se donne és iours caniculaires telle comme en hyuer. Les medecines fortes se donnent en esté par le bas plustost que par le haut. La diete ne se fait en hyuer comme au printemps. Le flegmó ne se guarit en esté comme en hyuer, ne la fieure tierce en hyuer comme en esté. A. Il faut donc ainsi dire de l'air naturel ou autre. Si quelqu'vn se trouue malade en vn autre air, que de son pays ou de sa demeure ordinaire, ne se pourra guarir par mesmes moyens, prenant indication de la difference des airs. D. Il est vray. Car autant d'airs, autant de moyés de guarir. A. L'indication de l'estat, coustume & façon de viure ne porte elle aussi beaucoup de

differences de l'vsage des remedes? D. Pourquoy non? Iamais ie ne diray qu'vne mesme maladie sera medicamentee d'vne façon, en vn homme de longue robe, comme en vn de robe courte: en vn homme de ville, comme en vn homme des champs, ou vn chartier, ou vn marinier, ou vn soldat: en vn qui a accoustumé le froid, comme en celuy qui a accoustumé le chaud: en vn qui a tousiours beu du vin, comme en celuy qui n'en beut iamais, encore qu'ils fussent de mesme aage, & eussent mesmes maladies en vn mesme temps, ne differens de rien en autres choses. A. Que faut-il dire de ceux qui different d'aage, & ont vne mesme maladie? Vn ieune enfant de mesme ville (posé

le cas encore qu'il soit semblable de toutes choses, tant naturelles que non naturelles, à vn homme qui sera d'autre aage, iaçoit que toutes ces semblances ne peuuent estre) toutefois par maniere d'exemple aura semblable maladie, voire en vne mesme partie du corps: sera elle guarie par mesmes medicamens en l'vn, comme en l'autre? D. Il n'est possible: parce qu'il est besoin d'autant de medicamens que d'indications, & chacun aage porte la sienne. Et toutefois peut aduenir vne chose, qui semblera estrange, & qui est fort subtile, que pour raison de la difference de l'aage, les complexions contraires tant du corps que de la partie malade, se rapporteront quasi à vne complexion sem-

blable, & s'accorderont à vn mesme moyen de guarir. Comme voicy vn homme vieil, chaud & humide du corps, qui a vn vlcere caue, en vne partie de mesme cõplexion : & voicy tout au cõtraire, vn enfant de qui le corps est froid & sec, ayant en partie de mesme complexion, vn tel mal que l'autre : vous me demanderez, faudra il appliquer mesme medicament à tous deux ? A quoy ie respondray possible estre que ouy. Attendu que la chaleur & humidité de l'vn, pour le regard de sa vieillesse, ne seront en rien differentes des qualitez de l'autre, à cause de sa ieunesse, estant croyable que les qualitez du ieune homme ne seront trouuees tant froi-

des & seiches, qu'elles ne soient autant chaudes & humides, que celles du vieil homme, qui est de cõplexion chaude & humide. A. Or reuenons au tiers genre des indications, que vous auez proposé cy deuant, qui est de celles que vous auez nommees curatiues, lesquelles sont prinses des choses côtre nature : combien sont elles, & qui? D. Les vnes sont produites de l'essence de la maladie, soit qu'elle est homogenee & simple, soit qu'elle est heterogenee & composee : les autres sont tirees des causes d'icelle, tant antecedentes que coniointes : les autres des symptomes & accidens, qui accompagnent ladite maladie. Toutes lesquelles indicatiõs nous signifient l'intention de la cure de-

uoir estre accomplie par vsurpation de choses, à la maladie, aux causes & accidens d'icelle opposites & contraires. A. Or vous auez exposé l'vne des manieres de diuiser les indications, laquelle vous auez dit estre la plus commune & la plus vsitee des medecins: i'atten maintenant, que vous exposez la seconde. D. La vraye & plus gentille diuision des indications qui soit, ie pense que ie suis le premier des medecins, qui l'ay reduite en la forme de la diuision des argumens, selon Aristote & Marc Tulle: laquelle i'ay suiuie en vn traité que i'ay composé & intitulé *Topicorum seu de inuentione remedii*: & vient à point maintenant de l'approprier au present propos des indications

curatiues des vlceres. Car il y a grand'approche des argumens aux indications. Or tout ainsi comme les susdits. Philosophes diuisent les argumens, & les distribuent par certains lieus, en tirant les vns du dedans de la chose dont est question, lesquels ils appellent en Grec Emphyta, en Latin Insita, c'est à dire, inserez & entez en la substance de ladite chose: les autres de dehors, que les Grecs appellent Ta exothen, ou Exoterica, Cicero les nomme Assumpta & ducta extrinsecus, c'est à dire, qui sont hors de l'essence de la chose proposee: en semblable maniere ie diuise lès indications, qui sont comme argumens & raisons de la cure d'vne maladie, en prenant aucunes

d'icelles du dedans de la chose mesme, c'est à dire, de l'essence de la maladie, & les autres de dehors de ladite maladie. A. Qui sont celles de dedans ? D. Elles sont de deux especes. La premiere est propre du nom & de la definition de la maladie : laquelle espece est generalle & commune de toute la cure de ladite maladie: la seconde des differences & accidẽs tāt inseparables que separables d'icelle, laquelle espece est propre & particuliere de ladite cure. Celles de la premiere espece sont vniuerselles, & ne limitent point, ny enseignent le moyen ne la possibilité, si aucune y a, de paruenir à l'intention de la cure : comme quand ie propose, que la maladie est vn vlcere, sans adiouster les

differences d'iceluy, la vraye & propre intention, qui est signifiee par ladite vniuerselle & premiere indication d'iceluy vlcere, c'est qu'il le faut desceicher & vnir par medicament desiccatif & glutinatif: mais ladite indication ne limite point le moyen ne la possibilité, comment par ledit medicament on paruienne à ceste intention. Celles qui sont de la seconde espece, & que i'ay dit estre particulieres, limitent & specifient, non seulement ladite maladie, mais aussi le medicament propre pour la guarir, presupposant qu'elle soit guarissable: comme font les indications prinses de la longueur, largeur, profondité de l'vlcere, de sa figure, de sa situation droite ou oblique, haute ou basse, de son

equalité ou inequalité, de son apparence ou couuerture, & de certaines autres propres differences dudit vlcere, & comme font aussi les indications qui sont prinses des causes antecedentes ou conjointes d'vne maladie ou des symptomes d'icelle: & entre autres, celles desquels Hippocrates, ainsi que Galien dit, est le premier inuenteur: lesquelles sont prinses de la grandeur & vehemence de la maladie. A. Qui sont les indicatiõs que vous appellez de dehors? D. Elles sont de plusieurs especes. Car ie les diuise premierement, en la forme que les Rhetoriciens departent les raisons de loüange ou de blasme, en deux genres: l'vn desquels ils prennent des lieus des personnes, l'autre des lieus

des choses qui sont hors des personnes. Les indications prinses des lieus, & des personnes, sont celles que nous auons dites cy deuant des choses naturelles & presque naturelles, comme de la complexion du corps, de sa force & habitude naturelle, du sexe, de l'aage, de l'educatiō & coustume, & aussi de la complexion de la partie, de sa composition, c'est à dire, de sa substance, forme, figure, magnitude, nombre de ses pancelles, de sa situation & colligance, de son sentiment agu & delicat, ou hebeté & grossier, de son action & vtilité. Celles qui sont amenees des lieus de dehors de la personne, sont les autres circonstances, qui ont esté appellees indications des choses neutres, qui ne sont natu-

relles ne contrenaturelles, c'est à dire, qui ne sont, ne de la substance de la personne, ne de la maladie, comme le temps, la saison de l'an, l'air de la region & demourance, & l'air qui enuironne le malade, gardant chacune d'icelles choses sa temperature. Or toutes les indications susdites de dehors, ainsi comme nous auons dit de la seconde espece de celles de dedans, qui sont prinses des propres differences de la maladie, sont dites lors particulieres, quand elles sont adiointes à ladite maladie, comme circonstances d'icelle : lesquelles tout ainsi qu'elles specifient, limitent, determinent icelle, & la rendent particuliere, aussi determinent, particularisent, modifient le medica-

ment, qui autrement estoit indeterminé & commun à ladite maladie. Et pource, tout ainsi que les Grecs appellent these, vne proposition vniuerselle indeterminee, nō restrainte ne limitee d'aucune circonstance: & au contraire nomment hypothese, ladite proposition, quand elle suppose quelque circonstance, de laquelle est limitee, comme certaine personne, certain temps, certain lieu ou autre chose: aussi ie puis nōmer la maladie comme vne these, laquelle n'est determinee ne limitee d'aucune circonstance, ains est cōsideree generalement & vniuersellement: & l'indication prinse d'elle, ie la puis appeller thetique, c'est à dire, positiue & absoluë, c'est à dire, sans aucun regard de chose

chose speciale, laquelle pour ceste cause n'enseigne point la possibili-,é ou impossibilité de remedier à ladite maladie, & ne determine point le medicamẽt propre à icelle. Au contraire i'appelle ladite maladie, comme hypothese, quãd il y a supposition d'aucune des circonstances & differences susdites, de laquelle est limitee & faite particuliere : & les indications propres de la cure d'icelle, ie les nomme hypothetiques & suppositiues, & lesquelles estans prinses desdites circonstances & differences, specifient, determinent & modifient le medicament, qui luy est conuenable, & declarent la possibilité ou impossibilité de la guarir. Parquoy, pour faire brief, ie distingueray ainsi les noms de tou-

tes les indications susdites: Celles qui sont prinses du dedans de la pure essence de la maladie, & non des differences, causes ou symptomes & accidens d'elle, veritablement lon peut appeller Indicatiõs premieres, mais non pas principales de la cure de la maladie, Indications communes, indicatiõs generales, ou Indications de la cure vniuerselles, Indications indefinies, & sans regard d'aucune difference ou circonstance ou circonstance, Indications thetiques, c'est à dire, positiues, Indications qui enseignent vniuersellement & generalement la cure de la maladie; ne limitans point ne specifiãs le remede, c'est à dire, ne declarans point la maniere s'il est possible

ou impossible de remedier à icelle. A l'opposite celles de dedans, qui causes ou symptomes de la maladie, & toutes celles qui sont de dehors, sont appelees Indications secondes, & neantmoins principales de la cure de la maladie, Indications propres, Indications particulieres, Indications speciales, indications hypothetiques, c'est à dire, de la cure d'vne maladie, en laquelle on suppose aucunes circonstances & certes choses adiointes à icelle. Lesquelles indications demonstrent en particulier, limitent, specifient, modifient & approprient le medicament & remede, qui estoit autrement vagabond & general, de ladite maladie, non cō-

uenable ny à chacune difference d'icelle, ny à chacun. Et pour dire plus clairemẽt & sommairement, sont indications de possibilité ou impossibilité, c'est à dire, de la maniere comment il est possible ou non, d'accomplir l'intention de l'indication premiere. A. Vous auez deduit à mõ gré bien clairement, en l'vne & l'autre maniere, les diuisions & denombremens de toutes les indications & enseignes medicinales, qui font trouuer les moyens de guarir & conseruer les personnes: chose à la verité que ie n'ay iamais ouy dire auoir esté traitee en telle sorte, par ceux qui ont escrit de l'art de medecine. Mais quelqu'vn pourroit trouuer estrange qu'il soit besoin rechercher tant d'indications à guarir

vne maladie, voyant que plusieurs qui ont bruit d'estre medecins, n'en vsent que d'vne, sçauoir de celle qu'ils prennent de l'essence de la maladie : de laquelle indication le but & intention est de guarir ladite maladie par son contraire, comme la raison veut, & est la sentence commune de Hippocrates & de Galien & de tous les medecins, que toute maladie par son contraire est guarie. Pour ce regard & selon cest aduis & auctorité, il s'ensuiuroit que ceste indication seule amenee de l'essence de la maladie, seroit suffisante pour trouuer le moyen de guarir ladite maladie, & n'en faudroit point d'autres. D. La consequence ne seroit pas bonne. Car vous accordant ce que dient tant

de grands personnages, & ne niant point qu'il ne soit raisonnable de guarir la maladie par son contraire, non pourtant ne faut pas inferer, que l'indication prinse de l'essence de ladite maladie soit suffisante : laquelle admise & receuë pour necessaire, ne tollit pas la necessité des autres. On la tient bien pour la premiere, comme i'ay deuant dit, mais non pas pour la principale. Car comme dit Galien elle ne indique pas le moyen, s'il est possible de guarir la maladie ou non, cõme font les autres, lesquelles pour ceste cause font principales & necessaires. Et tout ainsi que les philosophes pour conclure leurs themes & questions, vsent de plusieurs demonstrations & argumens necessairement croya-

bles, & les orateurs de toutes sortes de preuues, pour venir à la consequence de leur propos, & faire la closture de leur harangue & oraison : aussi les Medecins pour venir à l'intention de la cure de quelque maladie, vsurpent toutes sortes d'indications. Et pourtant ne faut s'arrester à l'exemple des Medecins vulgaires, & qui se vantent d'estre methodiques, comme faisoient les Thessaliens : lesquels errent grandement, & tirent le patient en danger, ne suiuans en la cure d'vne maladie, sinon ceste seule indication, prinse de l'essence de ladite maladie, abusez de faute d'entendre la sentence commune susdite, que le contraire est guary par le contraire. Car ceste senten-

ce comprend aussi estre de besoin de suiure autres indications, lesquelles enseignent plusieurs moyens pour venir à l'effect de ceste „ guarison. La premiere indica„ tion (dit Galien au commence„ ment du troisiesme & quatries„ me de sa methode) n'est pas vne „ grande partie de la medecine „ curatiue, ains le commence„ ment seulement & le fonde„ ment d'icelle : ne aussi n'est pas „ chose propre du medecin, estant „ commune aux simples gens, voi„ re à vn enfant. Car en ceste in„ dication n'y a aucun artifice, ny „ autre chose ingenieuse, qui ne „ soit toute commune & manifeste „ à tout chacun. Car les simples „ gens mechaniques & ignorans, „ s'ils sentent quelque membre
hors

„hors de ſon lieu naturel, diront
„bien qu'il le faut reduire & re-
„mettre en ſa place naturelle: di-
„rôt bien auſſi que l'vlcere ſe doit
„ſigiller: que le flux de ventre ſe
„doit reſtraindre: mais ne ſçau-
„roient dire les raiſons & mo-
„yens, par leſquels on doit ces
„choſes accomplir & mettre à
„execution. Et c'eſt cela qui ſe
„doit adiouſter du medecin, vray
„curateur de maladie, lequel
„pourra ſeul inuenter les choſes,
„par leſquelles ſera mis à effect
„ce qui nous eſt inſinué & donné
„à entendre par la premiere in-
„dication. Et toutes ces raiſons &
moyens, qu'il faut inuenter pour
venir à ceſt effect, ou pour co-
gnoiſtre ſi le mal eſt poſſible de
guarir ou non, nous les trou-

uons par les indications particulieres susdites, tant des choses naturelles & non naturelles, que contre nature, lesquelles restraignent & limitent ladite premiere indication estans adiointes auec elle. A. Ores ie cognoy facilement par le discours desdites indications, ce que vous auez dit dés le commencement, que par elles se guide la methode de guarir, & que la guarison & cure des maladies est du fait de la raison, & non de l'experience. D. Il est vray. Car, comme i'ay tantost dit, iaçoit que les empiriques & le menu peuple diront bien, que toute solution de continuité requiert vnion, & qu'à toute maladie son contraire est necessaire : toutesfois c'est le fait du seul homme sçauant de co-

gnoistre, si ladite vnion à toute solution de continuité est possible, & si elle se peut accomplir en toutes les parties du
„corps, ou si en aucunes non. Car,
„ainsi que dit Galien, le commun
„& simple populaire est igno-
„rant, que la nerueuse partie du
„diaphragme (c'est comme vne
„closture trauersant entre le ven-
„tre & le corselet) estant blessee,
„ne se peut consolider: & ne sçait
„que les intestins gresles, s'ils
„sont naurez, sont incapables de
„la fin, qui est par leur indica-
„tion signifiee, c'est à dire, de l'v-
„nion: & que le prepuce ne peut
„estre reüny, s'il est vne fois di-
„uisé & coupé: aussi ne porroit il
„dire, si putrefaction en vn os est
„curable, ainsi que erosion en la

„ chair : si fracture se peut repren-
„ dre & reünir, comme playe, ou
„ si ladite fracture se peut gluer
„ & conioindre par substance cal-
„ leuse. Dauantage il n'entend
„ point, si és fractures de la teste
„ l'on doit attendre generation
„ du cal, ou si elles se doiuent cu-
„ rer en autre maniere : encore
„ entend il moins, s'il y a esperan-
„ ce de recouurer santé, quand le
„ cœur est nauré, ou le poulmon,
„ ou l'estomach, ou le foye. Et
„ pour dire sommairement, ledit
„ simple & commun peuple n'en-
„ tend rien outre la premiere indi-
„ cation : & tous les Empiriques
„ n'en sçauent pas beaucoup da-
„ uantage, quoy qu'ils facent grād
„ cas de leur experience, laquelle
„ encore qu'elle soit l'vn des deux

„instrumens de toute inuention, „toutefois elle ne peut, comme la „raison (qui est l'autre instrument „d'inuention) trouuer ny ensei- „gner la substance de la partie où „est le mal, ne son action, ne son „vsage ou vtilité, ne sa situation „ou colligance, ne les autres cho- „ses dont on prend indications „particulieres: moyennant les- „quelles, tout medecin rational „& methodique pourra preuoir, „non seulement les maladies in- „curables, mais aussi celles qui se „peuuent guarir, & les remedes „auec lesquels elles seront gua- ries. A. Par cela vous ostez bien le moyen aux Empiriques & ad- uentureux de se glorifier de leurs belles practiques, & se vanter d'e- stre autant sçauans & experts, que

les Medecins methodiques & asseurez, estans les indications & la raison ; le moyen seul qui les separe, & met la difference entre eux. Or iusques à present vous auez bien au long exposé le moyen comme l'on trouue lesdites indications, ayant declaré premierement qu'est-ce qu'Indication : de quantes especes d'icelles doit vser le medecin de bonne conduite, à guarir les maladies: laquelle est la premiere & generale : qui sont les secondes & speciales, & qui sont les principales. Il seroit temps maintenant de sçauoir, ce que vous auiez ensemble proposé au commencement de dire le moyen, comment, l'on puisse vser & s'aider desdites indications. D. Ce dernier

moyen eſt departy en deux. Le premier ſe traitte en general par certaines regles de chacune indication conſideree par ſoy ſans conference , & en ſpecial par exemple en chacun genre de maladie : comme par les exemples des vlceres nous pourrons declarer cy apres , quand nous parlerons des indications curatiues deſdits vlceres. Le ſecond eſt de la conference & parangon deſdites indications concurrentes en vne maladie. A. Laiſſons donc pour le preſent le premier moyen d'vſer des indications , iuſques en autre lieu , où nous traiterons à loiſir les regles des indications conſiderees ſimplement & par ſoy : & venons au propos de demander du parangon d'icelles,

aduenant qu'elles se rencontrassent differentes & contraires en vne maladie simple & seule, ou composee & accompagnee, que faudroit il faire à cela ? D. Il semble que Galien donne dequoy respondre à ceste demande, au chapitre IX. du troisiesme liure de sa methode: auquel lieu il dit, qu'il aduient souuent, que les contraires indications sont faites en vn mesme temps: & aussi tout ce qui est insinué par elles, est mis à execution en vn mesme temps: voulant donner à entendre des indications contraires, prinses des choses naturelles & non naturelles, & de la maladie. Puis dit bien tost apres, qu'il aduient aussi aucunefois, que ce qui est insinué par les indications diuerses, ne peut

estre accomply en vn temps: voulant (ce cuide ie) signifier les indications prinses des maladies compliquees ensemble : lesquelles requierent estre curees par ordre les vnes apres les autres, sinon que aucune restast sans pouuoir estre guarie. Et par ainsi à ce que m'auez demandé, ie respondray comme à deux demandes: l'vne de la conference des indications contraires des choses contre nature : l'autre du parãgon des indications des choses, tant naturelles & non naturelles, que contrenaturelles. Quant à la premiere, ie distingueray ainsi : ou il y a autre maladie compliquee, vrgente & perilleuse, ou non. S'il y a maladie compliquee, vrgente & perilleuse, elle nous indique &

enseigne estre de besoin de commencer la cure par elle mesme, nonobstant que par ce moyen il en restast vne incurable, ou qu'on fust contraint d'en faire vne autre qui demeureroit sans estre guarie. Car le mal qui est vrgent & perilleux, est aucunefois de telle sorte, que pour le guarir il faut laisser vn autre mal incurable : & aucunefois est necessité que nous engendrions nous mesmes ledit mal sans pouuoir le guarir. Comme si la teste du muscle estoit piquee, & qu'il suruint conuulsion, à laquelle ne fust possible suruenir par medicamens : lors en incisant de trauers tout le muscle, nous guarirons la conuulsion : mais aussi nous priuerons la partie où est le muscle, de certain mouuement

volontaire. Aussi si en quelque grande iointure il suruient auec vlcere luxation ou dislocation, si nous essayons à renoüer & guarir ladite luxation, incontinent se feront spasmes & conuulsions, qui sont maladies tres-dangereuses. Parquoy faudra pour euiter lesdites conuulsions, vaquer seulement à guarir l'vlcere, & laisser la luxation sans estre guarie. Mais quand és maladies compliquees, n'y a point qui nous presse, ne qui nous tire hors de la cure principale, c'est à dire, de la maladie proposee, nous tiendrons cest ordre, que suiuant l'indication de la chose qui empesche le plus la principale cure de ladite maladie, & l'action de nature, nous

guarirons icelle chose la premiere : puis ferons ainsi des autres (si sont plusieurs) tout par cest ordre & par ceste raison, tellement que nulle ne demeurera sans estre guarie. Quant à l'autre demande, que vous faites de la conference de plusieurs indications, qui s'entrecombatent & sont opposites entre elles, tant des choses naturelles, que conttenaturelles & neutres, sçauoir mon comment elles pourront estre suyuies & executees en vn mesme temps, il est bon de le vous donner à entendre par exemples : comme si vn homme vieil ayant accoustumé le vin, & pluralité de repas le iour, en sa santé, maintenant estoit malade de fieure : & que pour le regard de la fieure, le vin & le man-

ger souuent, luy fust contraire, mais pour consideration de son aage & de sa coustume, luy seroit necessaire: en cecy y a trois indications discordantes & contraires, sçauoir, deux des choses presque naturelles, l'aage & la coustume: vne des choses contre nature, sçauoir, la fieure. Desquelles de rechef les deux premieres sont conseruatiues: la derniere curatiue. Entre lesquelles y a telle contrarieté, que la fieure refuse le vin & le manger: la vieillesse reiette le manger souuent, & non le vin: la coustume demande le manger & le vin. Et pource que chacune porte sa valeur & son pris, entre elles doit estre faite vne telle commoderation, que pour adherer à l'vne, ne faut omettre les autres.

& neantmoins doiuent estre executees toutes en vn mesme temps. La conseruatiue est de plus grand' importance, que la curatiue : il faut doncques lascher quelque chose de la cure de la fieure, donnant au patient le vin & le manger souuent, iaçoit qu'ils soient contraires à ladite cure, pour suruenir & à l'aage, à qui le vin est propre, & conseruer nature en sa coustume : guarissant la fieure par autres moyens, & conseruant lesdites choses en vn mesme temps, s'il est possible : & quand vous y adiousterez l'hyuer, l'indicatiõ du temps augmentera la permission de manger beaucoup, & de boire du vin. A. Ie suis satisfait par cest exemple d'vne partie de ma demande. D. Ie vous proposeray

encore vn autre exemple, ſuiuant voſtre dite demande, lequel ſerá de la conference des indications oppoſites, amenees d'vn meſme lieu des choſes naturelles : Il ſe trouue en la cure d'vn vlcere, que le corps eſt de complexiõ chaude & humide, comme d'vn ieune hõme ſanguin: & au cõtraire la partie vlceree eſt de temperature froide & ſeiche, cõme la ſubſtãce autour des doigts & des iointures, ou celle qui eſt aupres des oreilles & du nez, ou quelque autre où n'y a point de chair, ou bien peu: & par ainſi on voit que les indications deſdites complexions ſont contraires, en la conference d'icelles, auec celle de la maladie, pour iuger ſelon voſtre demande, ſi on ſe peut accommoder à tou-

tes en vn mesme temps, & lesquelles sont qui tirent à soy la plus grande force de la cure, il est besoin distinguer les degrez de cõbien sont distantes de la mediocrité lesdites temperatures contraires. Car si elles estoient egalement eloignees de ladite mediocrité, il faudroit appliquer le medicament tel que on feroit en vn corps de temperature mediocre suiuant seulement l'indication de la maladie. Mais si elles estoiēt de inegale distance, celle qui excederoit l'autre, tireroit à soy la fortification ou mitigation du medicament propre à la maladie: comme nous declarerons au traité de l'vsage des indications, en la cure des vlceres. A. Cest exemple merite bien d'estre encore expliqué

pliqué plus clairement : mais il suffit pour le present au propos de ma demande. D. Ie vous donneray encore vn autre exemple, non du tout dissemblable à cestuy dernier, mais neantmoins qui est bien selon nostre propos : lequel exemple est de la conference de plusieurs indications des choses naturelles, & presque naturelles, & d'aucunes contrenaturelles accordantes ensemble, toutefois opposites pour la plus grande part aux indications de la maladie principale : Vn vlcere sera grand & profond, doloreux grandement, en vne ieune fille tendrette, nourrie delicatement, en vne partie de son corps de mesme temperature & fort sensible : ledit vlcere, tant pour son regard, que

pour sa grãdeur & profondité, requiert medicament plus desiccatif & plus acre : au contraire la douleur, la complexion humide, tant du corps que de la partie, le sexe feminin, l'aage, l'habitude molle du corps, la partie sensible, c'est à dire, le sentiment agu & delicat, la coustume & condition de la personne, qui n'a pas accoustumé le trauail, & qui n'endura iamais mal, requierent medicamẽt moins desiccatif & plus doux. En cest exẽple vous voyez plusieurs indicatiõs, tant des choses nouuelles que cõtrenaturelles, qui tirent la cure chacune à soy à l'opposite les vnes des autres. Encore pourray ie amener vn autre exemple vn peu different à cestuy cy. L'vlcere sera en vne partie de cõplexion chaude

en vn esté chaud outre mesure : pour sa part il demande medicament desiccatif: & pour le regard de la complexion de la partie vlceree, requiert medicament chaud: l'air qui est autour, est trop chaud & trop sec: & pource luy conuiēt medicament froid & moins desiccatif: & tout ce aduient en vn mesme temps. Vous demanderez, ausquelles desdites indications entendrons nous? lesquelles prefererons nous? comment les executerons nous toutes ensemble? Pour toute resolution il n'y a qu'vn mot à respondre: Celles qui emportent le plus, & sont de plus grāde consequēce, tirent à soy la cure principale, & font le reglement de la medecine, en moderant les autres.